

LE CODE

Wilfried SALOMÉ



Éditions de la rue nantaise

Éditions de la rue nantaise © 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants causes, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le Code de Wilfried SALOMÉ est un texte protégé par les droits d'auteur. L'autorisation de son exploitation doit être obtenue auprès de l'éditeur, de l'auteur et de leurs bataillons d'avocats.

À Mattéo-Lou.

« C'est maintenant le néant, maintenant la mort, maintenant la putréfaction, maintenant la résurrection. Attendre je ne sais pas quelle apocalypse d'au-delà, l'éclatement de quel au-delà pour se décider à reprendre les choses est une crapuleuse plaisanterie.

C'est maintenant qu'il faut reprendre vie. »

Antonin ARTAUD

Böötstrap Génération

PRÉFACE

Cher ami lecteur lectrice ou autre, tu tiens entre tes mains rendues fébriles par l'endorphine secrétée par ton organe sexuel principal, ton cerveau, UN VRAI LIVRE VIVANT HUMAIN IMPARFAIT BANDANT. Prépare-toi à pire. Sèche cette goutte perlant de ton joli front. Car tu vas aussi rencontrer un VÉRITABLE ARTISTE EN PLEIN TRAVAIL. Je sais, ça fait un bail. Entre le retour de l'eugénisme sous toutes ses formes, les penseurs perturbés, les allumés sympathiques, les indébouillonnables, les pseudo-tout, ce n'est pas la meilleure semaine pour arrêter de fumer ou cesser de mordre son col de chemise en hurlant au scandale. Ne t'inquiète pas et respire par le ventre. Garde ton

calme ou l'on va te prendre pour un disciple d'Alain Soral sous ecstasy. Pense à un souvenir heureux. À ta première bière, tes premières ivresses. Tes premières cuites d'avant les reproches de proches. Ou à Mélanie Marceau, dont tu étais fol amoureux au collège. Oublie qu'elle t'a recontacté sur Facebook, avec ses dix kilos de trop, sa mâchoire de catcheur à force d'avoir serré les dents - et surtout ses deux chiards portant déjà sur leurs visages les stigmates des angoisses parentales. Je vais t'aider. Nous allons avancer pas à pas. Je ne te lâcherai pas la main au milieu de la déferlante boueuse idéologique de l'époque.

Tu le remarqueras, je ne feins pas la modestie quant à mes intentions. Je défriche une autre route. Est-ce que je tiens le pari, c'est à toi de me le dire. Je n'ai pas le temps de me retourner, l'urgence est trop pressante. Dans cette course folle, chaque mètre gagné, chaque barrière sautée, est une victoire contre le néant. À moi de te prouver que j'use et abuse du narcissisme comme d'une caricature. Que je l'injecte dans ma littérature comme un contre poison, pour faire

grincer les dents des réels mégalomanes. À moi de te convaincre de ma sincérité Humaine. Car si j'affirme, si je pose fermement un talent : c'est uniquement celui du cœur. Je ne me prends ni pour un intellectuel, ni pour un philosophe. Je suis simplement un Homme consterné, un humaniste infiniment contrarié se refusant à évoluer dans un monde peuplé de machistes misogynes homophobes passésistes et réactionnaires déguisés en Justin Bieber. Alors, coûte que coûte : j'avance vers demain. Avec ce que j'ai. Avec qui je suis. Je me propulse vers une infinie tolérance à l'autre, oubliant le politiquement, le socialement, l'artistiquement, le littérairement correct.

Ami(e), tu n'es pas sans ignorer que le véhicule de notre société est lancé à pleine allure, sans pilote, et que personne n'est en capacité réelle de l'arrêter. C'est fantastique. Je dirais même plus : c'est *parfait*. Qu'il aille dans le mur. On ne pouvait, toi et moi, pas rêver mieux pour notre époque et cette vie à vivre. Crois-moi : de ce côté-là, il n'y a déjà plus rien que des cendres froides incapables de réchauffer nos

cœurs. Alors cessons de combattre contre le monde ancien, laissons-le périr dignement. Puisque nous vivons une profonde crise de civilisation, faisons ce que nous avons à faire : regardons ailleurs, respirons ailleurs, imaginons ailleurs, dans une indifférence parfaite face aux formes novatrices de dictatures idéologiques. Elles dissimulent toujours l'inconscient autodestructeur de l'Homme. Je suis persuadé qu'il nous faut réinventer l'essence même de notre combat pour la liberté, et que seule une profonde révolution spirituelle nous le permettra.

So come with me into the light.

Pour moi l'artiste véritable met son savoir-faire et son savoir-être au service de la collectivité. Il désire engendrer une communauté d'esprits libres, là où l'escroc, le politicien ou le hipster espère à ses pieds un troupeau admiratif au service de ses intérêts personnels ou de son ego. De fait, tu l'auras compris, je trace une ligne de séparation claire : rien de commun ici, et en moi, avec ces amoureux du discours pour le discours ou de l'art pour l'art brandissant leur vessie comme s'il s'agissait d'une lanterne.

Tenant de nous faire passer leur renoncement pour de l'intelligence due à l'expérience, voire même parfois pour du *mal de vivre*. Nous caressant dans le sens du poil et des névroses simplement pour se remplir les fouilles de notre argent déjà si durement gagné. Qu'ils en soient avertis : leur médiocrité me fait *horreur*. Leur cacophonie stérile rend sourd. Qu'ils crèvent et étouffent sous leurs promesses de changement et la masse de leurs produits et de leur packaging marketing. Ils peuvent d'ores et déjà commencer à brûler cet objet ou à en mordre la tranche. Mais attention : CECI N'EST PAS UNE PIPE, NI UN SANDWICH. Pour eux il s'agirait plutôt de la symbolisation du cocktail Molotov leur tenant lieu et place de cœur.

En écrivant ce texte, j'ai mené un combat sans merci, *sans pitié*, avec les truqueurs et les lâches. Et je peux te regarder dans les yeux, te tendre la main, et t'affirmer sans mentir que son écriture m'a libéré de leur mensonge. Son écriture m'a permis de croire de nouveau en l'imputrescible pouvoir de la vie, de l'amour, et d'atomiser en

moi la moindre once de névroses imposées par la société machiste réactionnaire dans laquelle j'évolue - dans laquelle nous évoluons tous. Je me suis épuré comme un haïku. Si ce n'était pas le cas, si je n'étais pas sûr de mon coup, crois-moi : je ne me permettrais pas de te présenter ma pensée, de t'offrir ma vision. Ce livre est un mouvement, une poussée en avant, un « *work in progress* ». Je prône, je prie, j'appelle de tous mes vœux un renouvellement. Je veux un son inédit. Je veux *quelque chose de nouveau*. Et j'y mets du mien. Je crois en l'Humain de demain. Je crois en nous. J'appelle une génération à se tourner vers le cosmos, à interpeller les cieux sans intermédiaire. À se découvrir dans ses espoirs et ses croyances en la liberté offerte par l'existence. J'appelle une génération entière à se réveiller, se lever, se grouper, être digne, puis je l'exhorte à intégrer le présent en assumant son nouveau corps social progressiste unifié. J'appelle une génération à s'auto-penser, s'auto-crée, en gardant le meilleur de l'harmonie et la tolérance humaine, et en oubliant définitivement le reste. Toutes les images fatalistes pré-

conçues de l'avenir, et issues du passé de la pensée. J'appelle une génération à accélérer son expansion, à retrouver le sens, à croire en elle et en ses infinies possibilités novatrices.

J'appelle à moi la *Böötstrap* génération.

Ami lecteur lectrice ou autre, plonge donc dans ce texte comme en apnée dans la Méditerranée pour y admirer le corail, écoute ce cri intérieur prêt à jaillir en geyser verbal au milieu de la rue, en provenance directe d'un cœur se désincarcérant pour amener l'esprit à se souvenir lui-même de son enfance son insouciance et sa beauté. Ce texte est une radiographie des errements de notre époque et de l'influence de ses mêmes errements sur nos psychés, nos rêves et nos espoirs. Je t'invite à rentrer dans ma tête, à refaire avec moi le trajet, le parcours mental m'ayant permis de maîtriser mon Art et de saisir mon époque. En refermant ce livre après sa lecture tu verras apparaître un visage. Plus qu'un visage : tu verras apparaître un corps dans sa complétude. Celui de l'auteur et de l'homme que je suis.

J'apprends de toi chaque jour. Je me plie à tes leçons de tolérances, que tu boives du pastis ou de la menthe à l'eau, que tu habites Paris, Marseille, Lille, Rennes, Toulouse, Saumur ou Saint-Étienne. Tu m'améliores en m'expliquant ton fonctionnement. Ta vision du monde. Ton histoire. Tes jeux. Tes espoirs. Tes rêves. Tes peurs et tes doutes. Apprends de moi en retour, et fais-moi circuler avec magnificence comme un briquet sur un comptoir de bar, acheté à la gare de Lyon, passant de poches en poches, et traversant la Méditerranée pour finir dans la poche d'Ali le Nigérien employé au *Grand Hôtel* de Niamey et lecteur de Beckett. (Salut, pote !)

Moralité : Lecteur lectrice ou autre, lis-moi sur la plage le quinze août si tu es obligé de t'y faire bronzer car tu ne veux pas perdre ta(on) petit(e) ami(e) à force de passer pour asocial en refusant invariablement dans une moue de dégoût toutes les sorties proposées. Ou au réveil sur les chiottes après une sévère et si passer de la musique ne te tente guère. Je guéris *aussi* de la chiasse. Oui c'est bien à toi que je

m'adresse. Tu t'en rendras compte le jour où tu me rencontreras dans la rue, où j'accepterai de boire un pot ou de t'indiquer la direction de la première marche à suivre, à mon sens, pour abolir la souffrance et la folie moderne. Je suis l'écrivain de la preuve par neuf, du combat quotidien ordinaire contre la haine extra ordinaire. Je suis *un en je*, et tu es *un en je*. Je pousse au cul des anges. Pourquoi ? Mais parce que la plaisanterie a atteint les limites de notre tolérance à la connerie, voilà *pourquoi* !!

Alors écoute mon conseil : le jour où ta copine, préparant nonchalamment la tête de veau, te dit non moins nonchalamment que Vincent Delerm, Bénabar ou Cali sont des artistes jouissifs, prends rendez-vous chez ton psychanalyste en urgence. À égal, balance ladite blanquette dans sa face si ton mec bave sur le net devant Lady Gaga ou Jennifer Lopez ou s'apprête à monter un spectacle pour enfants inspiré de l'œuvre de Florian Zeller dans une MJC de province. Appelle ton avocat sur l'heure et demande le divorce, ma chérie. Fais-le sans crainte. Ne te contrôle pas face aux cœurs étroits, et

ne t'explique pas auprès d'eux. TIRE-TOI.
N'aie pas peur de passer pour le ou la pire.
Comprends-le : les médiocres vantent ton
équilibre humain. À leur insu ils avouent
leur schizophrénie sociale et leur lâcheté.
Alors ne donne ta tendresse qu'aux amou-
reux de la joie de l'amour de la beauté de la
nouveaueté et de l'avenir. Ne t'excuse jamais
d'être ce que tu es. Assume et AVANCE.

Baise. Bois. Fume. Fais l'amour. Crée.
Marche. Prends soin de toi. Le monde est à
toi.

Tout le reste, c'est *bullshit* - c'est des
conneries.

**Wilfried SALOMÉ - Marseille - Le
Panier - Février 2K12.**

I

Le sexe moins le pouvoir

SAME PLAYER SHÖÖT AGAIN IN SEVEN HEAVEN

Attaquons direct :

L'hétérosexualité telle qu'elle est actuellement pratiquée au sein de nos sociétés est une névrose encouragée, une frustration organisée en dogmes afin d'être contenue puis épisodiquement satisfaite, un ersatz de relation amoureuse au fonctionnement aseptisé, une logistique (*presque*) imparable peaufinée jusqu'à la rentabilité économique au fil des siècles par les structures religieuses et étatiques de tous poils. Le tout aboutissant pour notre époque moderne à une vision de l'amour physique épurée du superflu. À savoir et pour

résumer : *Grâce à Meetic, tu niques en un clic.*

Tentons de ne pas nous mentir, si vous le voulez bien. Quiconque s'étant un jour inscrit sur un site de rencontres ne peut prétendre ignorer l'issue du deal avant même d'avoir trouvé le partenaire adéquat. C'est-à-dire : utiliser l'autre à des fins sexuelles. Une fois soustrait de l'ensemble des inscrits les pères et les mères célibataires dépressifs obsédés par la reconstruction de la cellule familiale évaporée, il faut tout de même bien reconnaître que les sentiments passent au second plan. Pour l'énorme majorité ils ne sont qu'une sorte de bonus éventuel de moindre importance. Non, en premier lieu les candidats à la relation amoureuse sur le Web ne désirent qu'une seule chose : tirer un coup. Enfin, en apparence. Car en réalité ce n'est pas tant l'autre que leur solitude qu'ils sont désireux de baiser.

Lors de leur première rencontre, et après avoir tacitement accepté leur condition de fantasmes réciproques, les deux futurs amants attendent donc d'être mutuellement

satisfaits par la mise en scène et le déroulement du scénario pré-établis auparavant par écran interposé. Et ne peuvent la plupart du temps qu'être déçus de la résultante de leurs chimères dans le réel. En effet, l'être humain rencontré n'étant d'évidence pas un pur produit de leur imagination, il ne peut qu'à de rares exceptions près correspondre en totalité à leurs attentes d'un(e) super(wo)man du cul. À moins d'avoir un bon dealer de CC et de plonger carrément dans un délire n'ayant plus rien à voir ni avec le sexe ni avec notre propos. Qu'a cela ne tienne, une fois au pieu, l'homme et la femme ainsi assemblés se jouent réciproquement et avec tant de convictions le cinéma du plaisir qu'ils finissent malgré tout par y croire. Par prendre l'excitation provoquée par la tentative de réalisation de leur fantasmagorie pour l'orgasme lui-même. Ce qu'ils cherchent à atteindre n'est donc en somme qu'une rassurante jouissance égotique toute intellectuelle. Clairement, au lieu de faire l'amour l'un avec l'autre, ils se couchent chacun dans leur propre tête pour se finir devant un film de boules. Alors merde si c'est ça le cul,

pardonnez-moi. Mais autant se la taper directement avec un god ou une poupée gonflable parfumée à l'abricot.

Dès lors se pose à nous une terrible question : comment en sommes-nous arrivés collectivement à autant d'individualisme masturbatoire ridicule et forcené en souriant au plafond comme des débiles ?

On y vient. Permettez-moi un petit retour en arrière en direction de réalités essentielles mais pourtant oubliées :

Je pose - *fermement* - que l'esprit n'a pas de sexe défini mais fonctionne constamment, sans frontière et en va-et-vient, entre le masculin et le féminin. Malheureusement l'être tel que notre société l'éduque, le sculpte, le façonne, l'utilise et le scinde en deux depuis des générations, est obligé au sortir de l'enfance et pour pallier le manque d'éducation concernant la véracité de sa condition psychique unifiée de se forger à l'adolescence par ajout de culture (infligée, décidée, de masse, d'opposition, etc.) une imagerie idéale de lui-même pour l'avenir et selon le sexe porté. Imagerie changeante

selon son histoire familiale personnelle, et d'où découleront les conditions nécessaires à son attirance (arbitraire) ou son excitation (arbitraire) pour celui (celle)-là plutôt qu'un autre. Rapidement dans sa vie l'être se construira donc de fait une représentation mentale codifiée de l'orgasme. Il définira également inconsciemment les modalités à respecter pour y parvenir. Avec au départ, avouons-le, plus ou moins de succès et d'intensité dans la pratique.

L'émergence (je le répète : variable dans sa structure selon les individus) de cette mythologie privée s'effectue viscéralement sous forme de hasard objectif. Car c'est uniquement à l'apparition soudaine d'un désir jusque-là insoupçonné pour une personne symbolisant le ou la sauveur / sauveuse de l'idéal sexuel narcissique déficitaire que prendra corps dans le réel ce qui est communément admis d'appeler « *les goûts et les couleurs en matière de sexualité* ». Goûts et couleurs que je nomme pour ma part dans un premier temps « *déterminisme culturel et social* », et que je désigne dans un second temps comme étant

l'un des piliers les plus solides de l'oppression psychologique, commerciale et sociologique des masses. Ceci bien sûr dans l'unique but d'employer des termes rigolos.

Soyons clairs. Que la représentation de cet auto-idéal mental sexuel déficitaire transféré sur l'autre soit saine ou traumatique n'a pas forcément - et bien souvent strictement rien à voir - avec les images parentales au sens strict. Ceci amenant donc à cela et parce qu'il fait beau dans la conscience : oublions Freud après l'avoir remercié pour service rendu à la psychanalyse, et réétudions Jung et ses archétypes, ça fournira un point de départ à la réflexion. Je fournis café et cigarettes.

Ce mécanisme relationnel a une chance sur deux de fonctionner, d'être régulateur de deux personnalités mal équilibrées (et dans les cas les plus graves *déséquilibrées*). La véritable question est donc de savoir s'il s'agit *oui* ou *non* dans ce cas de figure de la naissance d'un sentiment amoureux *réel* entre les deux parties (c'est possible) ou de ce que nous pourrions éventuellement comparer à une forme de *narcissisme sexuel*

déficitaire non surpassé dans l'enfance, régulé par personne adulte mutuellement consentante au sein d'un rapport variable de dominant à dominé. Ce qui fait tout de suite un peu moins rêver, descendre de son petit nuage rose, et surtout a toutes les chances d'être générateur de traumatismes plus profonds encore. Mais ceci n'est pas (encore) un essai sur la criminologie ou le ratage d'une vie en bobos, bobonne, et bonne et indue forme selon la norme en vigueur au syndicat des certitudes que l'on croit bêtement posséder concernant la tombée sur le crâne de la foudre et l'achat de cotillons en grande quantité.

Cette confusion sexuelle entre réalité psychique intérieure et réalité physique extérieure, infiniment à la mode depuis le début du millénaire, nous amène ensuite à une conclusion possédant le nécessaire à nous faire frémir : les sinistres cons osant encore à l'heure actuelle présenter l'homosexualité comme étant une forme de déviance psychologique ont raison. Heureusement, cette conclusion observée sous un autre angle possède également de

quoi nous faire éclater de rire : ils parlent de *leur* déviance. Puisque ne rêvant secrètement que de baiser une partie d'eux-mêmes, les narcissiques non-empathiques commettant un acte contre-nature, ce ne sont pas les homosexuels. Mais bel et bien les sinistres cons suscités. Et ma foi lorsque deux hétérosexuels narcissiques se rencontrent et respectent les règles de ce jeu de dupes, effectivement, *de facto*, au plumard, ça fonctionne. Le seul *hic*, et il est quand même de taille, c'est que ça les rend encore plus ignorants de leur condition qu'ils ne l'étaient auparavant. Si, c'est possible. Post-coïtum animal méprisant, triste, seul, et sans conscience. Communément, nous appelons cela une *sexualité hétérosexuelle normale*. Pardon, mais je pouffe.

Si vous n'avez jamais participé de ce vampirisme en utilisant un être humain comme un miroir où refléter votre ego, vous pouvez vous lever et vous ébrouer dans la lumière de la sincérité. Tous les autres peuvent rester à genoux. Puisqu'ils sont programmés pour ça, ne semblent pas en souffrir outre mesure, et que, bon, ça peut

toujours servir les nuits de grandes solitudes. Car attention : halte là. Pas de méprises. Tuons immédiatement le symbole phallique dans l'œuf de serpent biblique. Tout est permis dans le sexe. Je suis *tréééééés loiiiiiiiin* d'être puritain. Par devant et par derrière. Par en-dessous et par-dessus. Et même accroché à plusieurs à la tringle à rideau, pourquoi pas. Je vous parle d'autre chose. D'éveil. De lucidité. D'intention dans les actes.

Encore une fois mon seul et unique ennemi est la prise de pouvoir sous toutes ses formes. Prise de pouvoir d'un être humain sur un autre, ou d'une idéologie sur l'art et la manière d'imbriquer deux corps sur le sofa du salon. Je suis pour l'épanouissement du corps, dans sa totalité. Dans ses délires et dans ses fantasmes. Je veux libérer les corps. Seulement, pour libérer les corps il faut auparavant libérer les esprits. Car tenter de libérer l'esprit par le corps mène plus ou moins vite à la mort. Comme Accatone mourant s'écrie : *maintenant je suis libre*. De surcroît au vu de l'état actuel de nos connaissances en sexualité humaine

je doute qu'il soit possible de pousser beaucoup plus loin la pratique du *fist-fucking*. À moins d'â grands renforts de vaseline et de publicité tenter de glisser discrètement le concept sans nul doute lumineux de *head-fucking*. Allez-y si vous voulez. Ce sera sans moi.

Mais revenons à nos moutons. Le software sexuel bipolaire et social préétabli installé lors de l'adolescence amène ensuite l'être à un autre software non moins bipolaire : celui de l'âge adulte et de son uniformisation paradoxalement narcissique d'avec la masse. Donc rapidement à la création d'un couple, et à sa consommation dans le mariage. Puis à la création d'une famille, et à sa consommation en produits manufacturés. En quantité plus ou moins importantes selon la taille de ladite famille et le contexte donné par l'époque concernant les normes du confort physique matériel à atteindre. Normes édictées, bien sûr, par le système. Système lui-même narcissique puisque étant dans le réel la représentation archétypique de cette dissociation sexuelle non-résolue entre féminin

et masculin dont souffre inconsciemment chaque composante parentale de ladite famille. En étant même pour tout dire responsable, car ne prenant en compte depuis sa genèse pour son fonctionnement que la partie masculine de la psyché de l'être. La partie féminine n'étant tolérée par le système qu'à condition d'être circonscrite au matérialisme - et n'ayant droit au respect et à la parole qu'une fois devenue une copie crédible du mâle. Donc autant dire un système *pervers*, puisque non-empathique à tout ne lui ressemblant pas. Et ainsi va la vie de petites sections maternelles en BEP ou CAP, de collèges privés en grandes écoles commerciales, et de mariages en préparation à l'accouchement. Depuis les siècles et les siècles. Requiem in pace. Amen. Et dire que certains nous en tartinent dix volumes pour en arriver à cette évidence.

En résumé si notre société n'est pas arrivée à maturité sexuelle pour des raisons économiques limpides, c'est uniquement parce qu'elle en est empêchée par une minorité de caducités vouées à disparaître avec leur forme de pensée passéiste et mor-

tifère car inadaptée à la réalité de l'aspiration de l'Humanité à un psychisme harmonieux menant à une hétérosexualité (et à une sexualité tout court) *réellement* libérée. Laissons donc ses sénescences, à l'ère de la mécanique quantique, prétendre mordicus que l'univers de la psyché se limite à leur nombril d'hominidé - et que l'on mesure la constante de Planck aux nombres d'exemplaires vendus de *Comment accéder à l'orgasme total en dix leçons*, si vous le voulez bien.

Il est question de survie psychique de bien se pénétrer de l'idée - et soyez assuré que je ne dis pas ça dans le but méchamment gratuit de vous provoquer une crise d'épilepsie ou de vous donner envie d'entamer une procédure de divorce - que la manière que nous avons d'imaginer choisir en toute liberté nos partenaires amoureux nous est en réalité imposée par le système. Et pire : que notre naïve croyance pérenne en le libre choix décisionnaire de notre sexualité fait de nous, par omission, des collaborateurs de l'expansion de la misère, c'est-à-dire de l'horreur secrétée chaque

jour par ce système. L'acceptation inconsciente d'une sexualité toute programmée, dirigée, et de tout ce qui en découle, c'est-à-dire le packaging complet d'une vision du monde et de l'existence, devient alors la simple allégorie d'un monde où le travail n'est en réalité plus décidé librement. Ce pourquoi je me tourne et je demande :

Sommes-nous tous à notre insu sous GHB ? Souffrons-nous collectivement du syndrome de Stockholm ? Souriant à notre bourreau, infiniment désireux d'être étouffés par lui en gorge profonde ?

Car je ne sais pas si vous êtes au courant mais ce système imbu de lui-même ne se contente plus de nous mettre à genoux. Il nous force désormais à creuser notre propre tombe. Ce pourquoi j'ai quitté ce système pour mieux pouvoir le démasquer. Vous ne me verrez pas dans cette charrette-là. Je connais par cœur sa destination. Et si vous êtes franc, vous aussi.

Il est indéniable que la dissociation psycho-sexuelle non-empathique a déjà envahi

notre société, la psyché de nos gouvernants dévoués à ce système meurtrier, et atteints tous ceux, nombreux, qui croient encore à la possibilité de la survie dudit système par le biais d'une quelconque réforme. Donc qui pensent encore, et malgré les innombrables preuves fournies du contraire, que ce système narcissique unidimensionnel puisse avoir un *sens*. Pour être parfaitement clair, cette dissociation a pour notre époque déjà franchi le stade de la psychopathologie.

Alors c'est ça votre idée, les mecs ?...
Une p'tite dernière mondiale histoire d'être vraiment sûrs d'avoir des couilles ?

En s'obstinant à ne voir pour les problèmes liées au fonctionnement de nos sociétés qu'une crise économique de plus à résoudre, nos gouvernants dissimulent involontairement à la conscience des populations la véracité de la profonde crise existentielle, et de civilisation, supportée actuellement par l'humanité. Profondément baisés par leur orgueil narcissique machiste, persuadés que leurs conceptions du monde et des rapports humains sont *valides*, ils sont dans l'incapacité même de se remettre en

question. Donc de saisir les raisons de cette crise, qui n'est en réalité que la résultante de cet état psychique *limite*, critique et pathologiquement borderline *qui est le leur*. Nos aspirations au changement dépassant de loin leur pauvre imagination - ainsi, *de fait*, que leurs *possibilités d'actions actuelles* -, dans ce contexte comment diantre pourrions-nous espérer qu'ils puissent apporter des solutions à un problème dont ils n'ont pas la moindre idée ?

Ceci étant avéré, rassurons-nous. Buvons un coup d'Évian. Car malgré les apparences les cartes sont bel et bien entre nos mains. Nous pouvons aider à la fois nos sociétés et nos gouvernants à évoluer. En résistant individuellement aux répercussions sur notre psyché de cette crise en apparence sociale mais en réalité pathogène. En ne participant pas de manière collective à la phase terminale de cet égarement.

Maintenant je préfère vous prévenir tout de suite. Pour cela, il ne nous suffira pas de réécouter de vieux vinyls de Thiéfaine en fumant de la weed. De vivre dans une rou-

lotte en se passant en boucles Ravi Shankar ou les Tarafs de quelque chose. D'aller voir des pièces de théâtre prônant la redéfinition des genres au festival off d'Avignon. Ni même de descendre les poubelles en faisant le tri sélectif, ou de se contenter de changer nos habitudes de vies et de consommations. D'accord le fromage de chèvre et le pain aux noix, les éoliennes et les chalets en bois, le compost et l'énergie solaire, c'est un bon début. Tout cela est certainement louable au niveau individuel. Mais représente un leurre totalement irréalisable dans l'immédiateté du présent pour la masse de la population. Sérieusement, je vous le demande : vous avez envie de vous mettre à chier dans la sciure, vous ? Sous des ampoules bio mettant une plombe à éclairer la tablette où est posé le PQ ? De payer dix euros un paquet de gâteaux secs dégueulasses ? De vivre en pleine campagne berrichonne avec une demi-cinglée qui se prend pour une artiste-peintre parce qu'elle décore des pots de yaourts ? De faire du troc de légumes avec un vieux soixante-huit-très-en-retard qui vit dans une ferme en ruine ? De l'écouter vous raconter pour la cinquantième fois qu'il a

croisé Cohn-Bendit place du Colonel Fabien dans sa jeunesse ? Allons, allons, soyons sérieux une petite minute.

Non, ce que nous devons révolutionner dès aujourd'hui au quotidien ce n'est ni notre look, ni notre manière de faire le thé à la menthe. C'est notre propre tête. Nous devons réviser au sein même de notre psyché notre manière de concevoir les relations hommes / femmes. Nous devons réformer immédiatement nos façons de jouir de nous-mêmes, de l'autre, et de l'existence, à l'aune de ce que nous savons désormais de l'invalidité des conceptions qu'ont nos aînés de l'orgasme vital. Cette mutation accomplie, alors changeront sur la durée et s'équilibreront d'elles-mêmes nos manières de vivre la vie, de penser le monde ainsi que l'éducation à donner à nos enfants. Encore une fois il n'est pas nécessaire de s'appeler Einstein pour saisir que si nous cessons de nous entre-dévoiler mentalement, alors évolueront drastiquement nos habitudes physiques de consommation.

Eh oui, chers amis, bonne nouvelle, ça y est !!! Nous sommes devenus les pères (de

couilles) de nos aînés. Alors ne les éduquons pas au bâton comme pour nous ils l'ont fait. Débarrassons-nous de leurs névroses et de leurs fausses idées. Affirmons sans haine - mais avec force courage et surtout force *volonté* - notre dissidence complète face à leur pensée. Ne nous indignons pas, *c'est un peu trop tard*. Réveillons-nous, plutôt !! N'attendons pas que la confusion mentale ne pénètre définitivement toutes les strates de notre psyché. Puisque nous faisons probablement partie de la dernière génération à pouvoir faire *quelque chose*, à avoir de la mémoire, alors soyons dignes de l'histoire. Devenons la première génération auto-crée. Extrayons-nous du marécage boueux idéologique de l'époque en Bööstrap. Seuls, et en tirant sur nos propres bottes. Parce que je vais vous dire : si nous attendons de nos aînés qu'ils tirent les leçons du passé - ou nous aident - les poules transgéniques auront des dents. Et nous des dentiers. Alors cessons de digresser et de palabrer au sommet des ruines d'un modèle de société. Agissons.

Nous voulons toujours prendre le pou-

voir sur les choses et les gens *croyant bien faire*. Nous omettons ce phénomène : les choses, et la vie, et les choses de la vie se donnent à nous pleinement dès lors que nous renonçons à vouloir les contrôler absolument. Pour l'humanité comme dans le couple, l'harmonie et la paix veulent simplement obtenir un siège. Nous devrions *peut-être* nous rappeler collectivement que non seulement la peur du changement n'évite pas le danger, mais également que bien souvent elle le provoque. Car si la révolution spirituelle est en effet inéluctable, je tiens la résolution des problèmes liés au fonctionnement de notre système pour plus simple qu'elle n'est sciemment conceptualisée pour des raisons économiques. En réalité, que ce système ne fonctionne pas arrange profondément une minorité de politiques et d'industriels non-empathiques aux dégâts qu'ils provoquent. Quant à l'horreur que ce système engendre quotidiennement, pour notre malheur elle fascine encore à l'heure actuelle la grande majorité des autres - fondamentalement désireux de se taper eux aussi du champagne et des soubrettes en

écoutant David Guetta. Pardonnez-moi. Mais si vous désiriez vous procurer des œillères, ce n'est pas dans ma boutique que vous les trouverez. Pour moi nous sommes *tous* responsables. Tous responsables de vouloir nous battre contre le système ou nous y ceindre, alors qu'il nous faudrait, pour que quelque chose de neuf soit envisageable, cesser totalement de le prendre en considération. Tous responsables de ne pas oser prendre le large, de ne pas franchir ensemble le méridien du désespoir nous menant à Eldorado.

Pour moi l'opresseur et l'oppressé sont au cœur du système sur un pied d'égalité névrotique. Ils sont réunis par l'ignorance du fonctionnement de la dualité sexuelle de leur psyché. Ce pourquoi ils répètent inlassablement une boucle relationnelle sadomasochiste d'attraction-répulsion, d'hypertrophie psychique du sexe porté, et d'atrophie psychique du sexe opposé. Et cette boucle névrotique frustrante de domination et de soumission alternée vouée à l'échec est appliquée depuis des lustres au fonctionnement des différentes strates de notre

société (couple, cellule familiale, monde du travail, organisations politiques). Basée sur l'ignorance de soi, elle ne peut donc se régénérer que dans la haine de soi projetée sur l'autre. Elle a de facto des conséquences historiques hystériques répétitives dramatiques. Sa brisure définitive et notre sortie (en grandes pompes et vers le septième ciel, si possible - same player shōöt again in seven heaven) sont essentielles pour espérer renouveler et réformer *durablement* notre vision du monde. Et de l'être Humain lui-même. Pour espérer dépoussiérer notre façon de concevoir les relations hommes / femmes par le biais de la prise de conscience en profondeur de la psyché de l'être.

En première urgence il faut donc que nous ayons le courage d'assumer psychiquement non pas (comme le veut le système) notre *dualité sexuelle bipolaire*, mais (comme le demande à *corps perdu* notre nature) notre *unité sexuelle psychique* entre ces deux pôles. Pour ainsi réussir à être véritablement physiquement, selon le sexe porté, un Homme ou une Femme

responsable digne de ce nom. Pour être en capacité de laisser jouir librement notre esprit, donc réellement notre corps. Et par répercussion, par effet battement d'ailes du papillon, l'esprit et le corps de l'autre. Pour devenir enfin un Homme ou une Femme psychiquement unifié.

Devenir un *Homo Totus*, un être complet accompli, voilà du programme de société à étudier, chers amis. Après d'aucuns, j'attends moi aussi des Mutants. Me concernant j'ai rempli ma partie du deal. Alors entrons ensemble dans la lumière, enfants des ombres. Illuminons les ténèbres, débusquons et terrassons notre Léviathan intime. N'ayez pas peur, comme dit le Pape. Ce n'est pas sale. Vous n'avez rien à craindre. Jusqu'à preuve du contraire, avoir un orgasme ne fait pas mal.

Alors tous au Guronzan à la vitamine B 12 et à l'Azinc optimal. La date du projet à rendre est avant-avant-avant-avant-avant-hier. Nous travaillons déjà sur le temps de retard, et la nature commence à s'impatienter. Quant à l'inconscient collectif, je ne vous en parle même pas. L'archétype guerrier de

Wotan est chaud bouillant. Apparemment 39-45 ne lui a pas suffi. Ne nous imaginons pas à l'abri. C'est la pire erreur que nous puissions commettre. D'ailleurs la guerre mondiale tant redoutée a *déjà* commencé. Seulement, l'apogée de sa puissance meurtrière peut encore être contenue. Cette guerre peut être courte, pour ne pas dire larvée ou étouffée dans l'œuf. Pour cela il nous reste peu de temps. Mais il nous en reste.

Dans l'absolu, si nous passons tous, un par un, cette étape dont je vous parle, si nous affrontons tous notre faille personnelle et nos petites lâchetés pour unifier nos esprits, je vous fiche mon billet : le système s'effondre pour de bon sur la durée. Sans haine, ni colère ni violence. Et sans casse. Il suffirait alors de quelques générations à la suite de la nôtre pour qu'il disparaisse comme par *magie*. Mais en réalité rien de magique en cela. Juste la maîtrise des mathématiques de base.

Si tout le monde pouvait arrêter pour une seconde *de tout savoir*, pour préférer comprendre par $A + B$ que ce système est largement plus *débile* qu'il n'est dangereux,

si tout le monde arrêterait de lui donner le moindre crédit, alors il perdrait toutes formes d'influences pathogènes sur la *réalité*. Le pitbull se transformerait alors sous nos yeux en petit caniche.

Bien. Je sens que l'on va encore me traiter d'utopiste en serrant sa carte du Rotary Club et en se mordant la langue parce que l'on sait que j'ai profondément raison. Mais bon. En même temps on peut aussi continuer à faire comme on a toujours fait. Augmenter la dette, le trou de la Sécu, et se branler en pensant à la fille de la voisine à l'arrêt du bus scolaire. Comme dit Arno, le chanteur belge : « *Tout est possible dans les films de cow-boys* ». Et dans le meilleur des mondes de merde.

Alors, allez ! Hue, Jolly Jumper ! On a encore de la route. Et il fait soif, dans ce pays de frustrés. Qui aime la vie me suive et me retrouve en partie II pour les détails du plan, une initiation au déminage - et la cartographie du nouveau monde possible réalisable.

Love.

II

Le Code

Chaque jour est une source éternellement renouvelée d'émerveillement transcendantal. Une goutte de pluie acide sur les rêves de liberté d'une jeune fille. Le sourire naïf d'un enfant avant le viol éducatif ou verbal. S'intéresser à la politique story telling en ouvrant le journal du matin. Tout cela suffit amplement à se convaincre de la grandeur de l'existence. Oui il existe un état de grâce bien particulier, ou même les pires nouvelles en provenance du monde prennent en bouche la douce saveur suave du miel des Alpes. Enfin, pour peu que l'observation attentive et clairvoyante de la pensée humaine en marche, muée en actions concrètes, ait auparavant forcé l'esprit à

admettre avec une sérénité douloureusement béate l'irrévocabilité du chaos.

Pour dire les choses plus simplement, et comme notre Seigneur Jésus-Christ lui-même le comprit vraisemblablement au jour de Sa résurrection :

Une fois que tu sais à quoi t'en tenir, tu sais aussi à quoi cesser de t'accrocher.

La méthode de survie primaire consistant grosso modo par la suite à se tenir à distance réglementaire des cons, en plaçant l'utopie réaliste devant soi en toute circonstance. Elle est à la fois mon fanal et mon bouclier. Je suis un forçat de l'existence condamné à perpétuité à la joie de vivre. Mes ébullitions sont quotidiennes. Ma soif, ma faim, constante. Alors puisque je suis revenu entier des tréfonds de mes pulsions de vie - qui sont, comme le savait Rilke, bien plus proches d'un désir de mort que de l'éternité harmonieuse d'un instant pur et simple de vie vécue - eh bien, oui, après tout, *pourquoi pas*. Peut-être existe-t-il bel et bien quelque chose après quoi cesser de courir. N'en déplaise à notre époque

devenue hystérique au point d'être incapable d'avoir le courage de sa vérité. Permettez-moi au long des pages suivantes - devant vous et en prenant date - de faire tomber le masque dissimulant son véritable visage, aux traits exprimant à mon sens la réalité de son état psychopathologique. Mais avant cela, sachez cependant que je ne vous obligerai en rien à être d'accord avec mes conclusions. Si la vue de son faciès crispé ne vous évoque au final rien de plus qu'une légère constipation passagère - libre à vous de vous contenter de lui filer un Dulcolax. Personnellement je préfère lui foutre directement mon poing dans la gueule. En effet la psychologie, tout comme ma patience, a ses limites. Parce que pour me l'être prise en pleine tronche, l'avoir mastiquée, ingérée et je ne sais par quel miracle régurgitée sans trop de dommages collatéraux, je peux tout de même vous dire que la démente de mon époque, ah ça, oui, sacré bon sang. Pour la connaître, je la connais. Je sais *tout de même un petit peu de quoi je parle*.

Ce pourquoi il est temps de prévenir les

marins du navire que le capitaine est de nouveau à la barre. Il était parti faire un tour, mais il vient de revenir. Sachez également que la cargaison de rhum arrangé a été renouvelée. Que la bannière flotte haut les cieux. Et surtout, surtout, qu'une dalle de marbre où il ne reste plus qu'à graver la date de décès de toutes les oppressions vient d'être située sur le rivage d'Eldorado par la vigie. Alors allez, les mecs : tous sur le pont, et attachez-vous solidement. Car si c'est la vérité qui vous intéresse, je vais vous la dire :

En profondeur comme en surface, ça va secouer.

L'intégrité de nos esprits est menacée.

Un puissant Malware s'est infiltré

Un Code originel peut nous sauver :

PPTMCA

PENSE PAR TOI-MÊME CONTESTE L'AUTORITÉ

Et personne ne s'en rend compte ?
Vraiment personne ?

À vrai dire, personne ne me paraît prendre totalement conscience de cette putréfaction insoutenable. Pourtant chers amis, nos sociétés puent le cadavre depuis longtemps déjà. Ce pourquoi après vous avoir exposé dans les grandes lignes ma vision ô combien positive des relations qu'entretiennent l'homme et la femme modernes, je vous propose à présent de l'explicitier et de revenir dans le détail à l'éternelle source de notre éternel problème :

L'Amour.

Comme vous l'aurez compris, il me semble que chaque composante d'une dyade devrait dans un premier temps mener à bien sa psychothérapie avant de vouloir à tout prix fusionner avec l'autre. Au vu probant, les trois-quarts du temps, du résultat. Ce qui donnerait alors joyeusement, si ce travail personnel était accompli de part et d'autre :

- Je m'aime, tu t'aimes, et nous sommes différents. C'est cool. Nous pouvons com-

mencer à nous connaître et nous aimer sans risquer de nous lancer les bouquins de Beigbeider à la gueule dans 3 ans. Ensemble nous pouvons créer quelque chose de nouveau. D'unique, de particulier. Nous pouvons nous rejoindre dans la vie. Et tenter de découvrir le secret de la pierre philosophale si on a le temps. En tout cas l'aventure POSSIBLE et VÉCUE peut commencer.

Bien. Ça c'est la version hollywoodienne de l'histoire. Le *director's cut* parfait. Car dans la réalité, pardon. Nous préférons de loin imposer à l'autre notre conception arbitraire du sentiment amoureux au lieu de le laisser croître par lui-même.

Il faut dire que nous avons tous, consciemment ou inconsciemment, élaboré pour notre vie future un petit programme idéal à la fois social et sentimental. Et que nous y tenons tous fortement. Si l'autre n'arrive pas - ou pire *refuse !!* - de se plier à cette projection, s'il ne correspond pas sur la durée à nos fantasmes de perfection, nous découvrons alors en nous des ressources d'intolérance insoupçonnées. En jetant,

entre autres choses, l'idée spinoziste de *l'abandon d'un bonheur certain pour la possibilité d'un bonheur certes incertain, mais plus grand* aux chacals. Intolérance que nous dénions à reconnaître en poussant de grands *Oh !!* et de grands *Ah !!*, il est entendu. Malheureusement, en réagissant de la sorte nous ne prouvons qu'une seule chose. Que pour nous l'opinion de l'autre n'en est pas *véritablement* une. Qu'au fond nous considérons qu'elle n'est ni plus ni moins que son refus d'admettre une évidence. Il s'obstine à ne pas ouvrir grand ses mirettes, voilà ce que nous pensons. En se refusant à *changer*, au bout d'un certain temps nous imaginons donc *logiquement* (excusez du peu) qu'il trahit ses promesses d'amour à notre endroit.

Dès lors, soit les disputes commencent, soit la banalité et l'éloignement progressif s'installent. Et nous nous repoussons comme des aimants aux forces contraires, toujours à la même place dans notre solitude notre parano, nos angoisses, nos douleurs, et notre sentiment d'incompréhension. Jusqu'à l'épuisement. Nous sommes

comme hypnotisés, terrassés. Endormis à la vie et à nous-mêmes. Et je ne vous parle même pas de la guerre ouverte pouvant s'installer lorsque vient à se poser la question du divorce. Ou de l'éducation d'un enfant. Mais je subodore qu'il doit vous arriver comme à moi d'ouvrir un tabloïd dans la salle d'attente de votre avocat, du JAF, ou de votre thérapeute.

Bref autant dire qu'en tentant de circonscrire l'amour à une vision toute personnelle sans jamais accepter véritablement d'être enseigné par lui, nous cassons pour la plupart - et dès le départ - les deux jambes de notre avenir sentimental à l'aide du marteau de nos certitudes. Ceci étant posé - et avant d'essayer d'aller plus loin autrement qu'en chaise roulante -, je tiens donc à vous souhaiter chaleureusement la bienvenue dans la deuxième décennie du millénaire 3.0. Mes sincères félicitations.

Sincères félicitations à ceux qui ont survécu jusqu'ici sans albums de Christophe Maé, Benjamin Biolay ou Carla Bruni. Sans avoir fait de chiards avant la clôture de leur analyse. Donc sans avoir un flingue braqué

sur la tempe. Donc sans avoir connu un léger passage à vide. Donc sans être passé par une cure de désintoxication à l'alcool. Donc sans avoir abandonné leurs rêves. Bref sans être morts. Bienvenue, et surtout *Bravo !!* Vous n'avez pas résisté en vain. Car le siècle a enfin démarré. Nous voguons pour tout dire dans un océan de liberté individuelle renouvelé, en direction de l'harmonie commune.

Mais non, rassurez-vous. Je plaisante. C'était pour vous faire peur.

Bienvenue dans la deuxième décennie du millénaire 3.0, disais-je. Où notre vision passéiste des relations Humaines et sentimentales désagrège littéralement le corps subtil formé par l'alliance de notre esprit et de notre âme, nous poussant peu ou prou collectivement vers la démence. Avant, bien sûr, d'altérer durablement notre corps physique, mais l'idée de guerre civile était sous-entendue. Tout cela pour dire qu'à mon humble avis, si nous n'inversons pas illico la vapeur en prenant conscience de ce pourrissement de nos ressentis, de nos passions et de nos émotions : gicler dans les

chaumières et dans les rues va continuer un certain temps. Gaiement, voire sûrement. Cependant qu'une bande de politiciens sociopathes s'obstineront à hurler au calme et à la maîtrise de la situation du fond de leur Bunker en zieutant l'élection d'une quelconque Miss sur une chaîne câblée. Cependant que l'on continuera à nous vendre l'orgasme parfait en tube ou en cachet. Enfin moi je dis ça, c'est pour parler. Si vous voulez continuer à manger vos croissants devant LCI, et passer votre temps à vous extasier devant la clairvoyance des propos du président, je ne me formaliserai pas. Comme je vous disais, j'ai passé l'étape. Je ne m'énerve plus pour de petits riens.

Non, c'est d'une véritable révolution spirituelle, éducative, sensuelle et sexuelle, dont je m'appête à vous entretenir. L'air de rien. En sifflotant, les mains dans les poches. En regardant ailleurs. Mais en attirant cependant votre attention sur cette ampoule à la couleur rouge clignotante. Car l'alarmante réalité est icelle : nous avons encore une vision toute théorique des réper-

cussions de la crise de civilisation en cours sur notre vie quotidienne. Même si nous avons tous conscience que, tout de même, *quelque chose cloche un chouïa plus que d'ordinaire*, nous sommes loin de nous sentir totalement piégés. Laissez-moi vous dire que cette confiance béate en l'arrangement pur et simple de la situation - ainsi que cette croyance au retour magique, à un moment donné de la durée, de nos libertés perdues - me plonge dans une douloureuse expectative. Avant de me donner envie de mordre mon chapeau en hurlant au scandale. Avant de me gifler gratuitement du bobo à la volée rue Oberkampf. Mais je m'en abstenrais, car d'*une* je tiens à ma liberté, de *deux* je flingue définitivement les bobos dans un autre texte fondateur, et surtout de *trois* je connais les raisons de cet étonnant manque de panique généralisée :

Le concept même d'oppression est pour nous totalement vidé de son sens.

Il est devenu une valeur culturelle marchande. Pour bobos, justement. Il ne veut plus rien dire. Il a perdu toutes formes de réalité contextuelle concrète. Le mot

« *oppression* », au mieux, nous évoque vaguement les différentes strates sociales précaires de la population écrasée par les factures. La politique. L'économie. La France à fric. Quelques industriels, une poignée de requins blancs et de crocodiles. L'autre connard et son temps de cerveau disponible.

Parce que l'on nous gave depuis des décennies (quatre, à peu près) de contre-culture, voire d'une contre / contre-culture dis-séquant le lobbyisme, la culpabilité, le judéo-christianisme, et consorts, nous imaginons savoir comment le monde fonctionne. Nous ne sommes pas dupes. Impuissants, certes. Mais pas dupes. Nous savons tout ça. Nous continuons de fait à nous penser progresser, lentement mais sûrement, vers la libération. Le jour viendra. La lutte continue. Remets-moi Billy the Kid. Et cætera. Cette croyance est suffisante à notre ego pour nous fournir le courage de batailler jour après jour. Pour nous donner la force de tenter - et même parfois estimer *réussir* - à extraire notre épingle du jeu. Notre bille du lot. Notre anguille de sous la

roche. Notre pancarte du placard pour la manif. Enfin, vous m'avez compris : elle nous donne l'illusion de nous croire comme le veau d'or. *Toujours debout*. Nous estimer lucides face à notre oppression nous permet de classer les bonnes et les mauvaises attitudes à adopter face à la donne présentée. Notre fierté nous appartient encore. Ainsi que notre liberté de penser et d'apprécier ou non Florent Pagny. Nous pouvons choisir de nous plier au fonctionnement du monde, de nous positionner contre, ou de louvoyer en son sein. Et pourtant. Et pourtant il y a bien longtemps que notre conception de l'oppression est dépassée. Que nous sommes ridicules. Et infiniment ridiculisés.

« *Tomorrow never comes* », chantait déjà Madonna dans les années 80. Et elle avait raison. Le grand jour n'arrivera jamais. C'est le principe même du système que de continuer à nous faire croire en sa possibilité. Car les idées progressistes, qu'elles soient sociales, relationnelles, ou même révolutionnaires, que nous croyons saisir, ne sont en réalité qu'un leurre fourni à notre orgueil par Machiavel. C'est-à-dire

par ceux que secrètement nous admirons : les chefs. Ceux qui arrivent à nous mater, nous dompter par la force de leur intelligence et de leur raisonnement. Par leur dextérité dans la maîtrise du langage. Ceux à qui nous voulons intimement ressembler - et qui désirent infiniment que nous leur ressemblions, afin d'atteindre l'éternité terrestre à travers nous : leurs novices. Pour assurer grâce à nous la pérennité de leur vision des relations humaines, et des codes qui la régissent. Les êtres que nous imaginons forts - les penseurs politiques, les philosophes, les artistes et les écrivains que nous respectons (nos parents améliorés) - nous fournissent chaque jour de quoi nous révolter. Puis le mois suivant de quoi nous calmer. Ils nous envoient les données à analyser afin que nous puissions saisir le monde dans lequel ils ont choisi de nous faire évoluer. Pour que nous fassions ce dont ils ont besoin pour continuer à perdurer, à être écoutés, et à être lus : pour que nous les contredisions. Pour que nous les combattions. Pour que nous les nourrissions en retour dans le « *débat d'idées* ». Pour que nous les surpassions, et que nous puis-

sions ensuite prendre leur place - avec leur bénédiction. Et qu'éternellement fonctionne cette boucle réactionnaire unissant le révolutionnaire et le tyran dans un ébat sadomasochiste. Ceci étant, attention. Saisir ce ruban de Möbius n'est qu'une première étape. En effet n'oubliez jamais cette règle de base (je dirais même cette *règle de survie de la conscience*) : si vous arrivez à saisir une des ces illusions, c'est que l'escroc l'a décidé. Qu'il est en réalité déjà en train de vous préparer mentalement à la suivante. Un bon escroc, comme un bon magicien, a toujours un tour d'avance. Heureusement, un bon écrivain aussi. Mais poursuivons :

Cet éveil à la manière dont les « *puissants* » se foutent ouvertement de notre gueule en nous fournissant puis nous chipant brusquement nos béquilles fait généralement suite à un choc traumatique. Par exemple une douloureuse rupture amoureuse. Une agression. Un grave accident de la route. Une dépression nerveuse. Mais elle peut tout aussi bien être le résultat d'un ras-le-bol généralisé face à la merde. Nous comprenons dès lors, après nous l'être

sérieusement pris en pleine tronche, le poids de la réalité. Pour arriver à la conclusion de l'importance à vivre la vie, la vraie. Nous décidons alors de *redresser la barre*. Nous modifions notre conception du monde, spécialement notre conception du monde du travail. Nous choisissons même parfois de divorcer, sur les conseils de bons amis ou de psychothérapeutes réunis en foule. Enfin bref, une fois passée l'onde de choc salvatrice nous réorganisons totalement les différentes strates de notre existence. Nous donnons un grand *coup de collier*. Afin d'apprécier toute la justesse de la métaphore, levons la patte et pissons contre un arbre, voulez-vous.

Nous parlons alors d'« *épanouissement personnel* » ou de « *lucidité* ». En distribuant étrangement à l'entrée des zones industrielles des prospectus ayant traits au bouddhisme ou à la médecine chinoise. Nous sommes désireux de partager avec le plus grand nombre notre découverte de la paix intérieure. Il s'agit bien évidemment ici d'un ridicule leurre égotique de plus. En effet les couples faisant leurs courses le

samedi après-midi à Carrefour se tamponnent du yin et du yang, des neuf orifices et des sept émotions. Ils économisent depuis six mois sur les allocs pour acheter l'écran plasma.

Leurre égotique, disais-je, car si dans les apparences tout semble avoir changé, et une prise de conscience être advenue, rien n'est en réalité résolu. Notre dissociation sexuelle originelle a simplement basculé, les pôles se sont inversés, nous donnant ainsi l'illusion du changement et de leur équilibre avec l'unité centrale : notre personnalité. *Stabilisée*, notre bi-polarité sexuelle s'est anesthésiée complètement pour le conscient. Camouflés par le changement de style, nos névroses ont totalement disparu dans l'inconscient. Mais sont cependant toujours prêtes à exploser sous forme de fous rire nerveux, de rosissement des joues, d'irritabilité soudaine, d'envie soudaine de sucer le premier passant ou de prendre en levrette la voisine rondelette du quatrième devant les boîtes aux lettres du hall de l'immeuble sans même avoir pris la peine de lui asséner une banalité météorologique. Bref

si nous prenons un virage à 360 ° sur la forme, nous gardons le fond en totalité, ainsi que le postulat de départ : nous recherchons toujours et sans en avoir conscience le compagnon ou la compagne exigés par nos névroses enfantines non-résolues. À la simple différence qu'au lieu de chercher, comme auparavant, à épouser notre ombre, nous voulons désormais nous marier avec notre miroir. C'est fascinant, le « lâcher-prise » et la « maturité amoureuse ». Nonobstant, je préfère de loin les tartes aux quetsches.

De fait, si nous prenons en majorité - avec l'âge, le temps, la patience, et l'étude - conscience de l'infinie répétition de notre déterminisme amoureux voué à l'échec, il n'est rien de dire que nous sommes bien peu nombreux à comprendre la « prise de conscience » provoquée par cette litanie d'échecs comme le dernier stade d'un formatage sentimental ayant pour finalité de nous obliger à faire ce que la société réactionnaire attend de nous. C'est-à-dire que nous nous comportons comme nos aïeux ou nos parents. Comme de bons petits sol-

dates narcissiques. Que nous répétions leurs réussites ou leurs échecs, leurs servitudes ou leurs tentatives de révoltes, leurs amours ou leurs haines. Bref que notre pensée soit similaire à la leur dans le fond.

Il sera fourni à notre ego l'illusion de ne pas leur ressembler dans la forme. Nous n'habitons pas dans la même ville, parfois pas dans le même pays que nos géniteurs. Nous n'avons pas exactement, pas tout à fait, les mêmes opinions politiques. Notre compagne ou compagnon n'a pas la même couleur de cheveux que celui de nos deux parents dont nous n'arborons pas le sexe. Il n'a pas la même culture. Pas exactement, pas tout à fait, les mêmes goûts musicaux et artistiques. Il n'exerce pas le même métier que lui. Il se peut même qu'il soit son exact inverse. Ce n'est que bien des décennies plus tard, une fois notre vie construite et déjà bien vécue, avec ses joies et ses douleurs, ses deuils et ses amours, par un jour radieux et serein au milieu de notre soixantaine - après le repas du soir du dimanche de Pâques, le passage des cloches et le départ des petits-enfants - qu'en nous recoiffant

dans le miroir de l'entrée nous surpren-
drons dans notre regard cette profonde las-
situde que nous percevions par le passé dans
les yeux de notre papa ou de notre maman.
Nous découvrirons alors avoir été dupliqués
par la photocopieuse du système réaction-
naire, avoir été dupés toute notre vie par ce
que nous avons cru être de l'amour ou de la
révolte. Être devenu, comme nos parents,
un autre que celui que nous aurions dû être,
pour cet autre nous-même qui partage notre
vie depuis près de trente ou quarante ans. Et
pour la société. Nous découvrirons n'être
qu'un mouton parmi les autres. Et il sera
trop tard pour y changer quoi que se soit.
Notre vie sera derrière nous, et il sera inutile
de lui en vouloir. Elle nous aura fourni ce
que nous avions dans notre jeunesse profon-
dément désiré d'elle. Alors nous irons nous
servir un thé à la menthe ou un dernier verre
dans la cuisine. Nous fixerons l'horloge
sans même nous en apercevoir. Il sera temps
d'aller se brosser les dents, de se peser, de
prendre les pilules ou l'homéopathie, et
d'aller se coucher. *En définitive*, notre vie
nous aura juste appris à supporter et à obéir
sans *trop* souffrir.

Comment vous expliquer ? Sans vous heurter ni vous sembler déplacé ? Eh bien, en partant du principe que tout au long de notre existence, et à chaque fois qu'il nous semble progresser vers le discernement mature concernant la réelle teneur de notre vie émotionnelle, nous retombons nez à nez avec nos illusions concernant l'amour :

À ce stade nous l'avons profondément dans le cul, *j'ai envie de dire*.

Ma foi l'on ne passe pas de l'ombre à la lumière en un éclair fugace, paraît-il. Soustraire de son esprit les orgueilleuses certitudes intellectuelles de la jeunesse ne se fait pas d'un claquement de doigts, comme l'on appellerait le serveur ou hélèrait le taxi. On n'arrive pas aux abords de la vieillesse et à la sinistre conclusion de n'avoir pas vécu sa vie d'un coup d'un seul. Enfin, c'est que l'on dit. Mais au fond je ne sais pas. On prétend tellement de choses. À chacun de se faire son opinion. Certains pédiatres, par exemple, vous diront que tout se joue avant six ans. Personnellement, j'incline à penser qu'au vue de la pression sentimentale dictatoriale imposée aux êtres par notre forme

actuelle de société : c'est plus généralement aux alentours de la trentaine que se jettent et se soudent de manière pérenne les bases de notre renoncement à la liberté. Par le biais tant attendu du soulagement de nos frustrations et de l'apaisement de nos souffrances, puis du refoulement complet de notre unité sexuelle psychique dans les zones les plus reculées de notre inconscient.

Après trois décennies passées à attendre devant des portes fermées, à s'arracher les ongles, se faire saigner les poings, s'égosiller jusqu'à ce qu'elles s'ouvrent et que quelqu'un nous écoute, nous comprenne, et reconnaisse enfin notre existence : nous sommes affamés et couverts de poussières. Nous avons faim et soif. De nourriture, de sexe, de sentiments, et de pureté. Nous sommes alors prêts à reconnaître la nécessité de l'abandon d'un certain idéal amoureux. Et, au-delà de cet abandon, prêts à prendre le cas échéant rendez-vous chez un psychologue ou un analyste. Histoire de comprendre *ce qui ne va pas chez nous*. Puisque rien, jusqu'à présent, n'a fonctionné comme nous l'aurions voulu, nous com-

mençons à accepter l'idée de devoir en porter la responsabilité.

Après une bonne douche, une bonne nuit, un bon repas, et après avoir pris le temps de jauger de haut en bas notre bienfaiteur médecin de l'âme, nous trouvons même en lui quelque chose nous ramenant à nous-mêmes. À cet idéal oublié. Sensiblement différent, bien sûr. Mais pourtant ressemblant. Nous sommes alors mûrs à prendre du plaisir à sa conversation, à l'écouter s'intéresser sincèrement à nous, à entendre ses conseils. À admettre nos erreurs, et nos problèmes. Nous finissons même par le croire lorsqu'il nous affirme, la main sur le cœur, que la porte de la cellule où nous étions reclus n'avait jamais été fermée. Ce sont nos cris de détresse qui l'ont amené à venir nous délivrer. *Peut-il l'avouer ?* Il eut sur le moment pour notre raison une légère angoisse, mais il est désormais rassuré de nous voir remis d'aplomb. Cependant il se doit d'être franc. Tout ne va pas être si simple. Nous revenons de loin. Et pour cette raison il va nous falloir repartir de Zéro. Il le faut. Nous n'avons

pas d'autre choix. Le monde bouge, le monde change, et nous avec lui. Mais nous pouvons nous rassurer, il est là pour nous aider. Avec tendresse et patience.

Nous acquiesçons alors à l'idée simple de devoir gravir une échelle marche à marche. Nous reconnaissons facilement en avoir les capacités. Nous avons plus de patience que par le passé. Il est vrai. Nous avons gagné en tolérance envers l'autre. Ce n'est pas faux. Et également envers nous-mêmes. C'est exact. Nous devons apprendre à délimiter l'espace à nous accorder, et l'espace à accorder aux autres. D'accord. Nous les avons si souvent supportés sans nous plaindre, sans penser à nous, que nous ressentons l'envie de lâcher du lest. Comment le sait-il ? Mais parce qu'il nous connaît. Il nous comprend, il est passé par là, lui aussi. Sommes-nous en capacité de le saisir ? Sommes-nous pétris de bonne volonté ? La communauté humaine est semblable à un immeuble en constante évolution, et son odyssee ressemble à un chantier de constructions où chacun se doit d'apprendre *un*, ou d'amener *son*

savoir. Où chacun se doit d'apprendre à manier les matériaux. Enduire le plâtre, travailler la chaux ou charrier les sacs de sable. Une place est prévue pour chacun désireux de se joindre au collectif. Sommes-nous désireux de progresser ? Il n'en doute pas. Seulement, il se doit de nous mettre en garde de nouveau. Le labeur de l'expérience brute de la vie pourra, seul, nous permettre, un jour, d'accéder au niveau de virtuosité de ses pairs à lui. Qui peuvent, si nous le désirons, devenir nos pairs à nous.

Désirons-nous en avoir ? Faisons-nous partie de ceux qui en ont ?

Nous le découvrirons avec l'expérience, en apprenant à nous laisser aller. À nous détendre. À prendre le temps. Et à nous laisser prendre par lui. À ne plus mélanger nos problèmes avec ceux des autres. Nous avons grandi, évolué. Cela crève les yeux. Nous avons enfin appris à nous aimer, à faire la paix avec nous-mêmes. Cela se sent. Cela se voit. Cela nous embellit. Nous réapprenons à prendre soin de nous. Oui, il l'a remarqué. Tout ce qu'il fait, il le fait pour nous. Pour que nous accédions à la liberté et l'autonomie.

Alors, une fois remis sur les *bons rails* de la trentaine accomplie, nous sommes parés pour devenir enfin des adultes. Et à nous conduire comme tels. Après avoir trouvé un travail adéquat au sein de la société, nous repartons, totalement lucides et rassérénés, en quête du prince ou de la princesse charmante. Tout en n'y croyant plus. Mais que nous saurons nonobstant cette fois reconnaître. Puisque, désormais, nous réussissons à trier le bon grain de l'ivraie. Le réalisable de l'irréalisable. La vérité de l'utopie. L'intolérance de l'humilité. La témérité du courage. Nous savons ce que nous voulons - et ce que nous ne voulons plus. L'expérience de la vie à fait de nous des sages. À coup sûr. À l'instar de W. C. Field : « *(Nous apprenons) beaucoup de nos erreurs. (Nous serions) capables de les refaire les yeux fermés.* »

Car malheureusement nous ne passons pas de l'ombre à la lumière comme nous l'imaginons. Nous passons de l'aveuglement à l'ombre tremblotante et floue d'une vision. Nous quittons une illusion d'enfermement, amoureux ou psychique, pour

entrer dans une illusion de libération, amoureuse ou psychique. Et nous ressentons ces illusions successives comme étant réelles uniquement parce que nous leur prêtons une réalité. La croyance est un truc véritablement ébaudissant. Car :

1 - Bien évidemment, de ce que nous avons fièrement saisi concernant nos rebellions face au monde, c'est-à-dire nos *confusions psychologiques antérieures* (ou notre *traumatisme fondateur*) : il ne s'agit que des branches de l'arbre malade. Pas du tronc ni des racines. Le jeu de dupes est ailleurs, et ce que l'on nous a forcés à admirer comme étant une forme de pensée progressiste, nommée par les réactionnaires de tous bords et de tous âges « *maturité* », n'est rien d'autre que le miroir où se reflète la bêtise incongrue de notre ego paresseux, hypnotisé et conditionné. Nous nous félicitons pourtant en nous-mêmes de nos aptitudes au rebondissement. Nous nous félicitons de nos capacités à évoluer, à avancer courageusement sans parapluie sous les orages, à ne pas baisser la tête malgré les tempêtes. Nous nous félicitons de nos dis-

positions à la remise en question. Sans saisir à quel point notre intelligence a été bafouée, insultée, méprisée, jouée. Puis violée. Car :

2 - En réalité, les racines de nos maux, de nos douleurs, et de nos frustrations ne sauraient être arrachées de notre être par un simple revirement d'attitudes extérieures face à la famille, le couple, la société, l'État ou la religion. En effet depuis des lustres ces racines ont enserré solidement notre conception même de ce que sont la vie et la liberté - et sont adjointes à notre idée de ce qu'est l'*amour*. Et à notre manière de le vivre. Elles sont accrochées au plus profond de notre psyché. Depuis fort longtemps - et avant même que Sade ou Sacher-Masoch ne nous ait permis de la nommer ainsi en incarnant sans masque et sans fard la réalité de sa perversion - la pensée réactionnaire sado-masochiste - soit le déterminisme amoureux pour le productivisme social - a pénétré le cœur même de notre vie neuronale. Depuis bien avant la naissance de Sade ou Sacher-Masoch, dans les têtes de lointaines générations d'aïeux, la pensée machiste réactionnaire a fait de l'esprit humain son terreau.

Elle a réussi à se faire admettre par la mémoire collective comme étant la forme la plus aboutie de l'équilibre relationnel, sentimental et sociétal. *Équilibre* relationnel, sentimental, et sociétal qu'il nous est demandé d'atteindre, d'appeler à nous de tous nos vœux, en suivant les grandes lignes de l'autoroute tracée, du software psychique prévu pour nous depuis l'enfance. Software psychique que nous pouvons, très succinctement, définir comme suit :

a) Complexe d'infériorité face à l'adulte injecté dans l'enfance (tu te tais, tu obéis, donc tu accumules la frustration et la comprends confusément comme étant de l'amour.) *Phase masochiste.*

b) Complexe de supériorité face à l'adulte injecté en contre-poison au cours de l'adolescence ou de la jeunesse (tu gueules, tu te révoltes, tu expurges violemment et dans le désordre la frustration. Tu renies le masochisme et comprends la violence et le désordre comme étant le réel l'amour.) *Phase sadique.*

c) Enfin nécessité, à l'entrée dans

l'âge adulte, de faire la synthèse de ces deux complexes par le biais du respect d'une norme émotionnelle amenant à l'insertion sociale et sentimentale. Afin de ne pas rester seul, de ne pas devenir un paria ou un misérable. Par peur d'être rejeté par le monde. Par les amis. Par angoisse d'être nié par les parents ou substituts parentaux. S'en suit la comparaison à l'autre et le refoulement de la plupart des désirs personnels jugés irréalistes. L'admiration pour le *professionnalisme*. Puis la compréhension de ce qui a déjà été dit fait ou pensé. Donc l'entrée dans un système de pensée non progressiste : nous n'aurons pas assez d'une vie pour tout apprendre. L'édifice est construit. Seul nous ne sommes pas assez forts pour le modifier. (Stabilisation psychique paradoxale : ce n'est pas parce que je suis soumis que je ne suis pas libre de choisir à qui ou quoi je me soumetts.) *Phase d'équilibre sadomasochiste.*

Phase d'équilibre sadomasochiste départageant clairement le bon du mauvais pour nous. Nous amenant à la reconnaissance du semblable ou du complémentaire

selon nos histoires - et nos névroses - personnelles. Afin de pouvoir construire (et sauf stérilité, très rapidement *concevoir*) une *vie à deux*. Et par-delà, de construire une vie tout court au sein de la société réactionnaire. En résumé, suivre une formation, trouver un travail, prendre un crédit, consommer. Faire des enfants. Devoir les habiller avec les vêtements dernier chic et pas chers. Acheter les dernières consoles de jeux. Trop absorbés par notre apprentissage au quotidien de la maturité, et souvent du rôle de parents, nous ne nous rendons alors plus compte de notre renoncement à vivre la vie. Mais ce n'est pas grave, car de toute façon *les méchants, c'est pas nous*. Ce n'est jamais nous. Nous, nous ne sommes pas parfaits, mais au moins nous sommes devenus tolérants. Nous aimons à nous penser en héros quotidiens protégeant nos proches et nos enfants, plutôt qu'en loosers démissionnaires. Notre ego est boosté par le fait de devoir combattre pour eux. Suffisamment occupé par le fait de devoir *réussir notre vie*, nous ne nous reconnaissons jamais comme faisant partie de cette fameuse *mass média*. D'ailleurs, nous con-

naissons Giacometti et possédons encore quelques DVD de Pasolini, rescapés du tri matériel et culturel ayant suivi notre prise de conscience mature. Par nostalgie, nous ne nous sommes pas résolus à les mettre en vente sur E-Bay. Ils prennent la poussière sur une étagère - ou dans une caisse au grenier. Nous ne les visionnons jamais, mais une partie de nous-mêmes, avec laquelle nous ne communiquons plus, se sent inconsciemment rassurée que nous ne nous en soyons pas encore débarrassés.

Le méridien du renoncement à la quête de la libération intérieure étant passé, le jour viendra.

De surcroît, le temps s'écoulant fait prendre aux choses matérielles de la valeur. Nous en tirerons plus tard un meilleur prix. Cette bonne affaire confirmera notre certitude d'avoir pris la bonne décision, même si nous ne nous rappellerons plus la raison pour laquelle nous ne les avons à l'époque pas jetées. Ce jour-là, en les vendant enfin, nous accèderons à la sérénité. Nous sortirons le drapeau blanc. Nous serons de nouveau vierges. Nous signerons l'armistice

avec nos idées adolescentes concernant la rébellion. Nous serons enfin libérés de notre passé. Nous éprouverons de la tendresse pour le jeune homme ou la jeune fille naïve que nous étions alors. Dans un petit sourire tendre et compassionnel, en empaquetant soigneusement *Salo ou les 120 journées de Sodome* dans du papier à bulles et en nous apprêtant à le poster à l'adresse de notre acheteur virtuel, nous trouverons dommage que certains ne se résolvent jamais à comprendre la vie comme nous l'avons comprise. Pour cependant rapidement nous rassurer : si nous-mêmes avons pu la saisir, tout le monde a la possibilité d'évoluer. La jeunesse est faite pour ça. Même si l'égalité des chances, certes, n'existe pas. Certains ont besoin de plus de temps que d'autres. C'est ainsi. Rien n'est ni complètement rose ni complètement bleu. Pour personne. Jamais. Nous-mêmes avons eu notre lot d'illusions à détruire. Nous ne gardons pas de notre jeunesse l'image d'un long fleuve tranquille. Il nous a fallu du temps pour apprendre à être tolérants. Du temps pour trouver enfin *qui*, *quoi*, et *ou*. Pour enfin nous calmer, nous apaiser. Nous échange-

rons ensuite quelques mails emplis de sympathie à l'égard de l'acheteur de nos souvenirs apaisés, lui souhaitant le meilleur. Désirant confusément nous en faire un ami. Puis il ne répondra plus. Nous en serons étonnés. Peut-être même un peu vexés, mais nous oublierons rapidement l'épisode. Il ou elle ne va pas tarder à rentrer, et nous devons préparer le repas du soir ou le pique-nique du week-end.

Mais n'anticipons pas. Ce bonheur idyllique, cette tolérance idéale envers les autres sont encore bien loin de nous. Vers la trentaine, les rares individus parmi nos amis se refusant à reconnaître notre changement de cap comme étant une saine progression lucide sont au contraire perçus par nous comme étant des *utopistes* ou des *idéalistes*. La plupart boivent trop et font la gueule. Ce qui est un signe qui ne trompe pas. Les lourds, les boulets, les lents, les passésistes, les nostalgiques, les harceleurs, les gens à problèmes addictifs et psychologiques : ce sont eux. Des sortes de retardataires restés bloqués sur les années 70, Léo ferré, Jim Morrison, ou la philosophie communiste.

Nous avons eu notre période, nous aussi. Nous comprenons. Seulement ils nous ennuient. Ils nous retardent, nous fatiguent, nous retiennent en arrière et, franchement, nous ne les envions pas. Nous, nous avons des choses à faire. Nous n'avons, décidément, plus le temps pour ça. Et nous en sommes ravis. Nous avons fait pour eux ce que nous pouvions. Plusieurs fois. Trop de fois. Nous leur avons même tendu la main, mais rien n'y a fait. C'est à peine si nous ne nous sommes pas fait insultés. Et nous avons, une fois encore, pardonné. Holà, cela suffit. Si nous sommes allés au-delà de nos limites, eh bien au moins, cela nous a permis de les trouver enfin. Si nous sommes bons, il est hors de question que nous soyons trop cons. S'ils n'ont pas réussi à saisir l'importance du virage que nous avons pris, tant pis pour eux. Nous avons tout tenté. Malgré notre bonne volonté et nos nombreuses tentatives, ils n'ont pas réagi à temps. Seul le temps et notre silence pourront peut-être les aider à comprendre là où nous en sommes désormais. Pour le reste, nous verrons. Cela ne nous concerne plus. Nous n'en sommes pas encore là. Tant

pis si cela paraît dur. Encore une fois : nous avons des choses à faire.

Bref, nous ne nous apercevons pas avoir été joués par notre propre inconscient. Nous n'imaginons pas *un millième de seconde* être soumis par lui à un habile tour de passe-passe égotique. Être prisonnier d'une illusion de progression sensible mature nous faisant désormais, par orgueil, percevoir comme étant une faiblesse le sentiment amoureux réel pour la vie et l'amour luttant encore contre la mort. Nous en voulons pour preuve l'échec avéré de nos amis « *marginiaux* » dans la gouvernance saine de leur vie et de leurs émotions. Nous, nous avons passé l'étape. Nous croyons au renouvellement, en l'imprévu, et en la nouveauté. Nous nous connaissons - et nous connaissons l'autre.

L'échec social de ceux possédant encore un cœur qui bat est alors présenté à tous et au journal de vingt heures comme étant une fatalité. Mais si nous éteignons de temps à autre notre télévision pour jeter un œil sur l'état réel de notre vie, nous nous apercevrons alors que nos ressentis, qu'ils soient

amicaux, inamicaux, sexuels ou sentimentaux, sont totalement biaisés par l'éducation inconsciente que la société réactionnaire nous inflige, à travers nos parents. Aussi bienveillants eussent-ils été. Puisque nous n'évoluons toujours pas au sein d'un monde libéré de ses errements passés, s'interrogeant encore sur le sens ou le sens du non-sens à leur donner, aucun d'entre nous ne peut donc se promouvoir être issu de la cuisse de Jupiter ou de géniteurs génies absolus. Dommage pour nos egos friands de bases solides et d'indépendance face au déterminisme. La vie, nous ne la vivons pas encore librement. Nous sommes sur des lits d'hôpitaux moyenâgeux, malades à en crever, à rêver à des lendemains qui chantent avec les petits oiseaux, courant dans de vertes prairies vers celui ou celle que nous comprendrons et saura nous comprendre. Mais bien tristement, nos préférences amoureuses au sens large, et le sens que nous leur donnons, sont dictés soit par nos failles égotiques soit par notre orgueil démesuré. Et nous ne pouvons d'évidence pas analyser nous-mêmes nos propres réactions et préférences sentimen-

tales et sexuelles. Nous n'en ressentons d'ailleurs pour la plupart pas le besoin, nous les percevons comme étant naturelles et instinctives, et en retirons pour le plus grand nombre du plaisir, puisque étant mutuellement persuadés *avoir choisi* plus qu'*avoir été choisi*. Y compris quand nous nous imaginons être de grands séducteurs, d'immenses Casanova ou égéries accrochant nos proies sur un tableau de chasse à l'homme (ou à la femme).

Rares sont ceux d'entre nous à concevoir dès le départ être en train de se faire mettre par leurs propres fantasmes ou certitudes, par les failles névrotiques de leur propre esprit. Ou à admettre être carrément téléguidés par elles. Autre option sur le véhicule. Nous préférons parler de *délires* à assouvir, de liberté individuelle, voire de libertinage, *ou* d'étincelle amoureuse, de flash, de rencontre *imprévue*. Il ne serait pas idiot de penser à nous taper sur les cuisses en partant d'un rire franc. Avant de si possible nous retirer les doigts du cul. D'évidence, prendre conscience de notre écrasement face à ce que nous croyons,

selon nos caractères, être un trophée à obtenir ou un hasard auquel s'abandonner, ne nous rendrait pas dangereusement plus aveugles.

Malheureusement, prendre conscience de cette prédisposition antinaturelle de nos goûts et des nos couleurs en matière de sentiments et d'attirances sexuelles nous prendrait un temps considérable, et nous ne l'avons pas. Comme toujours : *Nous avons des choses à faire*. Alors nous construisons nos vies en oubliant nos échecs passés. Sans en tirer, malgré nos dires, les leçons qui s'imposent. Car nous n'avons jamais fait qu'ériger un mur de béton entre nous et notre passé. Pourtant nous nous pensons désormais uniques et similaires aux autres à la fois. Nous faisons alors partie de la boucle. Et, nous la bouclons.

Tout le monde ne s'intéresse pas aux origines du lobbyisme et de la propagande en bouffant des bibliothèques entières au petit déjeuner. Il est vrai. Concédonz-le. D'ailleurs, ceux qui le font arborent de sinistres gueules de paranoïaques, et se perdent pour la plupart en chemin dans la

théorie du complot, l'obsession WASP, judéo ou arabo-machin, voire extraterrestre, faute d'avoir poussé assez loin leur propre psychanalyse. Ils n'aident pas les bonnes volontés à se faire reconnaître. Ni les voix réellement dissidentes à se faire entendre.

Et puis de toute façon il faut bosser. Survivre, remplir le frigo, gérer les problèmes avec son ex, les problèmes avec ses parents, ne pas prendre de poids, préparer Pâques, les anniversaires, apprendre à rester jeune, savoir ce que signifie *Lol Mdr Ptdr tkt bbm ☺* :). Savoir qui de Beyonce, Shakira ou Jennifer Lopez est la meilleure ou la plus bonne. Avoir un avis sur la politique, le dernier Houellebecq, le dernier Brett Easton Ellis, le débat internet du moment. S'ouvrir enfin au monde, être de son temps, capter son rythme, rester vivant. Apprendre à s'offrir à un ou une inconnue. Prendre le temps, après une cuite et une nuit enfin dédiée au sexe, d'assouvir au réveil son infini besoin de tendresse. Pour les filles faire la guerre intégrale à la pilosité. Et surtout, surtout, ressentir ENFIN l'orgasme total sans simuler ni être trop

prude ou trop insatiable. Et une fois vécues toutes ces expériences immensément libératrices, après avoir bien appris à être de notre époque : il nous faut penser à trouver quelqu'un avec qui partager durablement notre bonheur.

Le passé approximatif et menteur une fois détruit, notre entrée dans le présent avérée, il faut maintenant penser à construire l'avenir grâce à notre expérience du vécu et de la maturité. Le temps file. Et plus nous vieillissons, plus il se condense. Et plus se rapprochent les hernies discales. Premier signe de rétrécissement rénal : à la fin du mois d'août, nous pensons déjà à préparer Noël.

Alors, après litanies d'échecs et trop-plein de solitude mal partagée avec des inconnus aussi sentimentalement paumés que nous, nous le comprenons : *La vérité et l'amour ne font pas de bruit*. Et le bâillon sur la sincérité de nos cœurs se nomme pudeur permettant de supporter la douleur. Nous ne sommes pas seuls. Tout le monde fait ça. C'est la vie. S'installe alors, après la compétition déprimante d'avec les inconnus

sur les sites de rencontres du Web, le rapatriement des ex sur la liste d'amis Facebook ou MSN. Des ex ou des amours d'enfance, des flirts de collègue, vécus ou fantasmés. Nous tentons, après avoir essayé de nous refaire une virginité à peu de frais en idéalisant notre personnalité par le biais de l'occultation et de l'écran d'ordinateur, de ressusciter une vision saine de l'amour d'avant nos premiers coups reçus ou donnés. Une vision de l'amour d'avant nos échecs amoureux, nos disputes, nos guerres intimes. Nous commençons à interpréter notre propre personnage dans le film de notre vie. Nous nous jouons à nous-mêmes le cinéma des grands sentiments. Si fort, avec tellement d'envie de ressentir de nouveau ces émotions, que nous réussissons à nous en persuader. Et, souvent, à persuader un autre n'attendant que cela, n'ayant entre-temps lui-même rien trouvé de mieux, tout prêt à prendre sa place sur la scène de ce théâtre pour incarner du Molière ou du Shakespeare. Sans nous en rendre compte, nous devenons insidieusement notre propre copie mal imitée. Si nous étions francs avec nous-mêmes, nous serions dans l'obligation

de reconnaître nous être trahis, avoir accepté d'accepter ce que nous nous étions promis dans la jeunesse de refuser. Mais étrangement, cette baisse d'acuité concernant notre fierté nous semble naturelle, normale. Nous nous plions avec une rapidité déconcertante au reniement de nos propres valeurs, en réussissant même à nous convaincre du contraire. La principale des dites valeurs étant celle concernant le constant apprentissage de la vie par le biais de l'expérience, nous avons l'impression en prenant ce virage de rester dignes de nous-mêmes. Alors pour créer ce moi idéalisé auquel il nous est socialement instamment demandé de croire, et auquel nous désirons tant croire, que nous désirons tant être, nous nous inspirons de celui ou celle que nous étions à l'époque où nous tentions encore d'affirmer franchement notre personnalité et notre différence. Quand nous moquions encore les ânes suivant les carottes sentimentales ou sexuelles, ceux d'entre nous faisant partie de ce troupeau bien naïf. Quand nous opposions à un monde marchant d'évidence sur la fontanelle la force de notre quête person-

nelle, identitaire et existentielle. Quête personnelle, identitaire et existentielle, formant effectivement la première marche de l'escalier menant à la libération de l'être désireux de progresser dans ce monde vers la réelle lumière.

Seulement, malgré nos certitudes pérennes et nos auto-congratulations égotiques concernant la maturité, c'est peu dire que nous ne sommes pas nombreux à franchir les marches suivantes. Et encore moins sur la durée à passer les portes menant à un sentiment amoureux véritable - véritablement librement vécu. À percevoir avec clarté ce que devrait être - et *EST* en filigrane dans ses infinies possibilités harmoniques - la vie, le monde. Et surtout l'Humain. Et donc plus qu'une poignée à parvenir à un cœur pur et un esprit libéré des imageries mentales de la croyance, des illusions de conscience provoquées par l'orgueil, pour accéder, non à un savoir parfait et définitif, mais à la *vie vécue amoureusement et librement*. À faire, tout simplement, la différence entre le rêve sentimental illusoire éveillé, et un véritable

ressenti amoureux. Il est bien sûr évident qu'aucun d'entre nous ne se sent jamais faire partie de la première catégorie. Que tous nous bombons fièrement le torse en souriant aux étoiles ou au plafond, soulagés d'avoir trouvé notre place au sein de la seconde. Seulement, si tel était le cas : cela se verrait. Si tel était le cas, nos actes et nos pensées, alors, proviendraient dès leur origine de la même source. L'humanité passerait une étape d'importance. Au lieu de cela, pardon. Mais nous sommes une flopée de bipolaires peu ou prou stabilisés selon les cas.

Oui, à force d'embûches sur le chemin, nous finissons par cesser de croire en un amour réellement joyeux respectueux libre et partagé. Un amour sans concessions. Car l'amour ne connaît pas les concessions. Ou alors nous parlons d'autre chose. Du tarot de Marseille. De contrat de mariage. D'échanges de bons procédés afin de ne pas se faire couler du café pour soi seul. Bref « *pour vivre heureux vivons cachés* » accroché dans un petit cadre délicieusement rustique dans l'entrée, et « *c'est ici que*

tombent en ruine les meilleurs morceaux de la cuisine » suspendu au-dessus des chiottes. Visez-moi le genre de conneries. Je ne sais pas vous, mais personnellement, entre choisir de baisser la tête ou de plier les genoux, j'ai toujours marqué un temps certain d'hésitation.

En vieillissant nous passons le sentiment amoureux au sens large au travers du filtre fourni par le système machiste réactionnaire. L'humanité elle-même devient pour nous une chose abstraite, responsable de ses errements. Nous admettons n'avoir sur cette odyssée aucun contrôle. C'est de sa faute à *elle*. Nous nous sentons dédouanés de toutes responsabilités face à l'horreur des guerres, des génocides, des meurtres, de la pédophilie, des viols. C'est trop. Beaucoup trop de souffrances, de douleurs. Trop pour nous et nos épaules déjà bien chargées de soucis quotidiens. Peu ou prou, nous sommes de moins en moins choqués. Même s'il nous arrive encore de pleurer devant des films ou des reportages. Preuve indéniable que nous avons encore un cœur et une sensibilité. Nous ne nous y habituons pas vrai-

ment, bien sûr, mais nous ne pouvons rien y faire. Rien y changer. Nous ressentons au contraire la nécessité de nous protéger de l'Humanité. Nous avons peur, donc *a minima*, ou *mini miam miam*, besoin de sécurité sociale et affective. Afin de ne pas avoir à admettre notre endormissement, pour ne pas dire notre lâcheté, face à l'oppression exercée sur notre sensibilité, constamment matraquée d'histoires plus sordides et plus atrocement réelles et proches de nous les unes que les autres, nous préférons attribuer à ceux n'ayant pas réussi à nous sécuriser la responsabilité de nos échecs, sociaux ou amoureux. Au pire. À la fatalité. Au mieux. Mais cette fatalité, englobant pèle-mêle les raisons, les causes, et les effets agissant par l'opération du Saint-Esprit sur l'état du monde, de la société, de notre psyché, et donc de notre manière de concevoir nos histoires d'amour, n'existe pas en réalité. Incapable de le concevoir et encore moins de l'admettre, donc, très clairement, de devenir un Homme ou une Femme prenant ses responsabilités sociales et affectives envers les autres ou l'autre, nous préférons une fois encore prendre peur face à la prise

de conscience que nous procurerait la réouverture sincère de nos cœurs. Ainsi que l'affirmation pleine et franche de notre sensibilité humaine naturelle depuis longtemps raillée. Nous refusons l'autonomie psychique qui s'offre à nous, en provenance pourtant directe de notre propre esprit nous réaffirmant avec force nos capacités au réel changement de cap. Mais : *non*.

Nous continuons à faire ce que l'on nous a toujours inculqué : insulter et mépriser notre propre intelligence, et par-là même mépriser celle de l'autre. Nous sommes divisés, et ne régnons pas pour autant en maîtres en nos propres demeures mentales. Ceci expliquant pourquoi nous plaçons pour la plupart l'*autonomie* en tête de nos valeurs. Pourquoi nous dédions tout notre temps à la quête de notre indépendance financière, et, à défaut d'y parvenir, à nous réjouir de notre indépendance cérébrale. Pourquoi nous nous gargarisons de nos désirs d'autonomie auprès de ceux que nous rencontrons. Nous leur tendons au travers de notre discours mature supposé un miroir

existentiel complaisant, où ils pourront se reconnaître tel qu'ils désirent se voir. Ils nous renvoient donc logiquement en échange ce que nous attendons d'eux : la confirmation que nous sommes sur le bon chemin. Ils nous séduisent en nous ressemblant, et nous les séduisons en leur ressemblant, dans un mouvement *onaniste par personne interposée* compris alors comme étant un cheminement progressiste vers la continuité de l'apprentissage relationnel ou amoureux. Nous sommes des êtres sociables, intégrés, reconnus par une collectivité, et cela même si elle n'est composée que de deux membres honorifiques. Cette reconnaissance par l'autre de notre dignité rassure notre ego de personne, *certes* ni pire ni meilleure qu'une autre, mais de personne courageuse affrontant les problèmes et les aléas de la vie quotidienne avec élégance, fierté, et pudeur. Nous en restons persuadés : certaines bêtes ne le feraient pas. Que l'on ne s'arrête pas à notre apparente distance, parfois. Que l'on ne moque pas nos fantasmes et nos désirs, nos faims et nos soifs, notre carapace animale toute de ferveur organique en certains instants

privilégiés : oui nous brûlons nous aussi à l'intérieur d'un feu incandescent. Nous sommes nous aussi capable d'une tendresse baroque et satinée. De nous offrir pleinement et entièrement, de faire patte de velours. Pour peu que l'existence nous laisse le loisir de poser pour un temps les armes. Et que le contexte routier s'y prête convenablement.

Grand Dieu, que quelqu'un nous saisisse avec intelligence et fermeté, et que ne ferions-nous pas alors !! Trouverons-nous un jour celui ou celle qui saura nous voir ? Qui réussira à comprendre ce que les objets de nos émois passés n'ont pas réussi à déceler par manque de maturité ? Ou devons-nous nous résoudre à vivre seul éternellement, errant d'aventures en aventures, sans jamais pouvoir *enfin nous abandonner* ?

Que l'on se rassure. Le prince et la princesse se rencontreront. C'est écrit au plus haut des cieux.

Compendieusement, si nous passons les trois-quarts de notre vie à nous mystifier

nous-mêmes afin de tranquilliser notre ego, ceux que nous n'abusons pas et rassurons le plus certainement restent tout de même notre banquier, l'EDF et la Compagnie du gaz. Une fois réglées toutes les factures, il nous reste à peine de quoi survivre. Et nous découvrons alors que la réelle misère est atteinte lorsque nous n'avons même plus de quoi rêver. Nous sommes alors enfin devenus des *professionnels*. Nous avons, comme un animal bien dressé, accompli notre mission. Nous sommes allés chercher, puis nous avons ramené l'os à notre maître. L'apprentissage du professionnalisme vital achevé, nous secouons la queue lorsqu'il ôte notre collier. Nous n'en avons plus besoin. Même si nous nous échappons un jour par reste d'instinct, nous retrouverons toujours le chemin menant à la zone industrielle, l'agence immobilière, le concessionnaire, ou encore l'hôtel des impôts. De plus nous sécrétons désormais les phéromones adéquates à la reproduction. Un beau mâle ou une belle femelle du voisinage ne tardera pas à être attiré, nous serons à la fois surpris et ravis de cette rencontre - et un conte de fée de plus verra le jour.

Voilà, pris sous différents angles et à différents stades des âges de la vie, où nous en sommes pour la plupart, voilà où l'on nous mène par le bout de la truffe : à l'inertie du cœur. À la facilité. Voilà ce que l'on nous apprend : à nous faire mettre. Puis à continuer tout seul à nous la mettre mutuellement en prétendant nous aimer. Mais vous pensiez peut-être jusqu'à présent que cela sentait le chèvrefeuille ou le jasmin dans la chambre à coucher.

Nous avons peur de la liberté. Liberté d'imaginer, de penser, d'agir, et de créer du renouvellement. Nous sommes terrifiés face au mouvement inhérent à la conscience. Nous avons peur de notre condition d'Humain. Nous sommes tourmentés par l'avenir. Et cette anxiété justifie à nos yeux nos jugements concernant les autres. Nous, nous faisons toujours au mieux au sein de l'inné et de l'acquis pour réussir à départager ce que nous sommes, et ce que nous ne sommes pas. Nous voulons voir de la passion où il n'y a que de la merde - et nous voyons de la merde partout où la passion subsiste encore. Pour synthétiser, après avoir :

1 - risqué dans l'enfance, l'adolescence ou la jeunesse de croire en l'amour et en son infini pouvoir imputrescible,

2 - tenté de déployer pour lui les ailes de nos désirs et de notre volonté, c'est-à-dire, après avoir *déjà réussi* à résoudre l'équation intime posée par nos doutes et nos angoisses en comprenant leur inutilité, leur petitesse et leur aberration face aux bouleversements psychiques provoqués par l'amour,

3 - essayé d'anticiper les douleurs et les jalousies à venir en fabriquant de nos propres mains la carapace préservant notre croyance pérenne en l'autre, afin de le protéger lui, et de nous protéger nous, du virus du système machiste réactionnaire sous toutes ses formes pour laisser le loisir à ce sentiment pénicilline de pénétrer notre cœur et notre âme, et toutes les strates de notre être sous forme d'évidence joyeusement ressentie,

après avoir - oui :

4 - fait exploser en mille petits morceaux épars les portes de la prison psychique où le

système réactionnaire avait tenté sans succès d'enfermer nos esprits,

s'offre alors à nous,

5 - le territoire de l'âge adulte, et avec lui la possibilité concrète de vivre notre vie, notre amour, notre sexualité et notre liberté comme nous en comprenons la définition. Et ? Et ?

6 - ?

Non.

Nous faisons demi-tour.

Celui ou celle que nous apercevons soudainement derrière le visage de l'être aimé nous effraie. Un sinistre croque-mort, ou une sorcière acariâtre assis sur des chiottes géants, brandissant un petit cadre délicieusement rustique où il est gravé : « *On ne vit pas d'amour et d'eau fraîche* ». Lorgnez-moi le guignol ou la présentatrice TV. Merci, Freddy, salut Lola !! On avait remarqué, nous pas des débiles. Ah il est beau l'homme de nos rêves !! Ah elle est séduisante, la femme de notre vie !! Mais accrochons nos ceintures au zinc comme à

la Fête de la bière de Munich histoire de ne pas nous écrouler de rire, car voici que la meilleure pousse fièrement la porte du bar en dandinant du cul :

Ça marche !!

Nous nous retrouvons dans l'incapacité de déchirer le rideau où la pensée machiste réactionnaire projette sa principale illusion de réalité. Merde, alors, nous aurait-on menti ? Nous étions-nous pris pour de petits génies sans bouillir ? Étions-nous si sûrs de nous ? Comment avons-nous pu être aussi stupides ? Pour imaginer que cela ait pu être si simple ? Pauvres innocents, pauvres naïfs que nous fûmes. Et que l'on nous enfume, d'ailleurs. Car sortant en pleine crise d'hystérie de l'orée du bois, nous voyons alors le grand méchant loup - ou Dieu ou le Diable, ou papa ou maman, ou Pierre ou Paul ou Jacques ou qui vous voulez - nous ordonner du doigt de faire machine arrière et de nous séparer sur-le-champ de l'être aimé. Et il nous l'intime avec tant de conviction que nous ne nous sentons pas trop de lui résister. Fini le bon délire. La joie s'émousse un rien. D'un coup d'un seul, nous ne nous

sentons plus à la hauteur de nos espérances, et le doute quant à la sincérité des sentiments de l'autre s'insinue en nous comme un poison. Parce que le grand méchant loup - Dieu, le Diable, maman, papa, Pierre, Paul ou Jacques - nous a toujours appris que la vie était un combat. Et qu'au sein de la vie, celui dont nous devons le plus certainement nous méfier, celui capable de nous faire endurer les pires douleurs, les pires souffrances, c'était *l'amour*. Transcendant - que je vous dis. Everybody claps.

Prenons le temps de nous extasier devant tant de clairvoyance. Ce n'est pas tous les jours. Oserais-je réclamer une minute de silence en hommage à toutes les vraies et belles histoires d'amour mort-nées, immédiatement suivie d'une minute de hurlements rageurs et déments à l'intention de tous les égocentriques du monde entier, dans le but assumé de les obliger à relâcher sous eux leur sphincter et leur périnée, de les faire chanceler de terreur depuis le fin fond de leur limbes hypocrites, et de, grâce à la puissance immarcescible de ma volonté, les ramener à leur condition de

monstrueux poupons se jouant le cinéma de la maturité dans l'enclos de l'éternel même bac à sable ?

À moins, que cela ne dérange votre confort.

Oui, avant ce simple rappel à l'ordre de la pensée réactionnaire, et dans notre jeunesse, nous y étions presque. Mais une image illusoire, hypnotique et sans danger, a suffi à dompter notre mental. Pour que nous soyons déjà cuits il a suffi - entre vingt et trente ans - que l'on aille nous répétant les risques que nous prendrions à perdurer dans cette voie, à rester sur cette plaque. Il nous a stupidement semblé qu'à côté de cette dernière, nous serions bien mieux. Mais j'y pense : j'ai à ce propos récupéré en solde un stock de tee-shirt Desigual, à l'effigie du commandant Massoud, de Thomas Sankara, du Che et, évidemment, d'Ulysse 31. Style Patchwork Basquiat art contemporain. Très tendance à Barcelone, à Berlin, au Québec - et à Soissons. Je dis ça, certains pourraient être intéressés.

L'ouverture définitive de la prison réac-

tionnaire où sont enfermés nos esprits n'est pas pour demain, *je sais, je sais*. Après-demain, vous êtes libre ? Et mercredi en huit ? Non plus ? Le mois prochain, peut-être ? Je comprends. Il est nécessaire de cloisonner. Où irions-nous si nous mélangions tous les ingrédients dans un même shaker, si nous entreposions tous nos œufs dans un seul panier ? À la catastrophe, sans nul doute. Il s'en est toujours agi ainsi par le passé. (Et un polo Aung San Suu Kyi ? Non, *vraiment pas* ?)

Il faut dire que la pression sociale - et la charge psychologique - qui nous sont envoyées afin que nous puissions à coup sûr départager le vrai du faux, le blanc du noir, l'honnête de l'insincère, sont efficaces. Généralement, et en prenant l'âge de raison comme point de départ à l'éveil au monde, dix à vingt ans de formatage psychologique suffisent à faire rentrer dans le moule du bien et du bon pour la collectivité même les plus réfractaires. À faire qu'ils rasant eux-mêmes la moindre surélévation disgracieuse, le moindre poil revêche.

Entre trente et quarante ans, nous

sommes matés. Morts pour la révolution de l'amour, morts au rêve de Rimbaud. Mais bons à la consommation. Sans nul besoin de violence physique. Pour le reste - sexe, préférence sexuelle, couleur de peau, religion, coupe de cheveux -, tant que la pensée va dans le bon sens prévu et que ce qui n'est pas utile au collectif se déroule derrière les obscurs rideaux de la cellule, tout va. Au sein de la prison psychique systémique réactionnaire, il nous est concédé de décorer l'uniforme fourni comme nous le désirons. À l'aide du catalogue officiel. Les portes des cellules, également, sont ouvertes - et nous pouvons les aménager à notre convenance. Il est de toute manière prévu que nous dépensions dans les boutiques de l'entrée l'argent gagné dans de menus travaux d'entretien du pénitencier. Soyons gentils de remercier le maton pour ses bonnes grâces libertaires. Les Nazis nous auraient gazés recta après nous avoir violés nous, nos enfants et nos femmes, et se seraient ensuite lavé la bite et nettoyé les couilles avec les savons fabriqués à l'aide de nos graisses. Ouf. Nous vivons au paradis. À la tienne, Étienne. Et tiens le bien, t'es payé pour ça.

Ah, j'oubliais : l'arme la plus redoutable utilisée par le système réactionnaire machiste pour ramener à la *raison* nos esprits réfractaires se rebellant malgré tout de temps à autre, c'est, évidemment, que nous puissions juger par nous-mêmes à quelle terrible et dangereuse nudité nous nous exposons si nous essayons d'ôter cet uniforme.

Lorsqu'il nous prend la bête idée de mettre à jour notre pensée véritable véritablement assumée - donc de fait également notre réel *corps social progressiste* -, notre beauté unifiée et nos émotions pleinement vécues apparaissent alors choquantes, désirables ou monstrueuses aux autres. Déjà habitués à cacher leurs émotions, à dissimuler leur pensée, nos codétenus n'ont aucune envie de s'apercevoir à quel point leur corps a été subtilisé à leurs aspirations amoureuses réelles. À quel point il s'est atrophié. À quel point leur manière d'en retirer du plaisir, dans la restriction frigide ou le viol mutuel dé-compensatoire consenti ne leur procure qu'un ersatz de jouissance égotique. À quel point leur

foutre est frelaté - et leur ventre vide. Car l'on n'apprend pas l'art de vivre dans son corps au cours élémentaire de la prison psychique réactionnaire, l'on apprend exactement l'inverse. En nous percevant brusquement dans notre unité mentale et corporelle, la plupart se détournent alors de nous en hurlant au scandale. Ils prennent peur ou nous jalouse, donc nous agresse. Verbalement ou physiquement. Les plus hardis cherchent à nous charmer, croyant déceler dans notre attitude une forme novatrice de mode. Qui sait, nous nous sommes peut-être enfilés des perles dans le trou du cul ? Il ne coûte rien d'aller le vérifier. Quant aux irrécupérables, ils désirent notre internement à l'écart des bâtiments principaux de la prison, en nous traitant de malades mentaux, de paranoïaques, de pervers polymorphes, de bipolaires ou de schizophrènes. Ce qui ne lasse pas de laisser s'interroger quant au principe du transfert psychiatrique.

Quoi qu'il en soit, devoir supporter ce constant malentendu et cette violence infinie a pour effet de laisser la peur ou la haine

nous rattraper. Ainsi nos bonnes intentions, nos tentatives sincères de désincarcération mentale dépassent rarement le stade de la velléité. Avoir ôté un court instant notre uniforme nous a fait prendre conscience du dysfonctionnement de notre psyché. De notre *folie d'avoir osé imaginer pouvoir vivre nu*. C'est-à-dire sans *mentir*. Sans jouer le « *Je* ».

D'ailleurs c'est amusant, comme jeu de rôles grandeur nature. Non ? Enfin, tant qu'on y croit pas, bien sûr. Tant que l'on ne commet pas l'erreur de prendre toutes ces conneries grand-guignolesques trop au sérieux. Un nombre non négligeable d'ingénus - ou de personnalités fragiles - se laissent à mon sens un petit peu trop prendre au jeu de la balle et du prisonnier. Les pauvres se font alors définitivement voler leur personnalité. J'en connais. J'en ai vus. Moi aussi, ça m'étonne. En ce début de troisième millénaire. Mais ça existe encore. Il faut dire que comme précisé plus haut, l'on leur a promis une *longue longue longue* traversée du désert de la dépression ou de la folie s'ils se décidaient à quitter l'uniforme

attribué pour emprunter seul un autre chemin.

Malgré tout d'aucuns s'obstinent à vouloir comprendre. À affronter la vérité, quelle qu'elle soit. Après de longues études de littérature, de psychologie, de l'histoire de l'Art, des civilisations (voire de théologie et des Saintes écritures), ils ébauchent lentement la possibilité de nouvelles règles du jeu. Ils tentent pour leur vie de créer de nouveaux décors. Ils façonnent pour eux-mêmes un nouveau personnage. Plus ou moins bien, de manière plus ou moins crédible, ils tentent de transformer le cauchemar en rêve plus supportable. Et plutôt que de crever la gueule ouverte, ils crèvent enfin l'écran. Après bien des années d'errances, d'études des différentes techniques de manipulation, d'analyse de leur propre esprit et de déminage de leur propre pensée, ils résolvent l'équation de l'illusion virtuelle. Après avoir arpenté de long en large, de droite à gauche et en travers les enfers, ils voient enfin le décor de la prison psychique réactionnaire s'effacer devant leurs yeux. L'horizon se dégager. Et un tas

de gens gentils, assis devant eux depuis deux heures, applaudir après les avoir religieusement écoutés. Dès lors de jeunes filles ou jeunes garçons nubiles n'ont de cesse de leur poser un tas de questions incongrues. Quand ils ne veulent pas avoir leur numéro de téléphone, partager leur repas, ou carrément faire l'amour avec eux. Ils ne peuvent plus rentrer dans un auditorium ou un salon du livre sans qu'on ne leur demande de signer un bout de papier à l'attention de quelqu'un qu'il ne connaisse même pas. Alors ils finissent par partir en courant. Ils sautent dans un TGV, et retournent dans leur propriété du Sud de la France ou dans leur appartement napoléonien du 16^e arrondissement. Pour parler de tournures de phrases avec leurs amis cinéastes ou chanteurs célèbres. Enfin sauvés, ils s'écrasent misérablement la gueule dans la sciure en oubliant qu'ils ont fait eux aussi partie par le passé de la merveilleuse communauté des « *perdants* ». Et ainsi de suite jusqu'à la prochaine idole, le prochain Goncourt ou le messie suivant... Miserere, Seigneur. Toutes générations confondues il existe une centaine de livres essentiels,

guère plus. Sachez-le, le reste n'est que copies approximatives ou divertissements. Je n'ai rien contre. Même si je me méfie a priori des jeunes loups. Ils finissent toujours à la tête d'une meute d'émeutiers soi-disant révolutionnaires.

Et les véritables chefs de guerre sont solitaires. Ils ne veulent pas le pouvoir : ils l'ont sur eux-mêmes et c'est la seule chose qui leur importe et veulent apporter à l'autre.

À propos d'essentialisme, le moment est à présent venu de vous livrer le secret de la survie. Et la seconde partie du code psychique libérateur. Lequel m'a lui-même été confié il y a bien longtemps par Saint Jack Kerouac :

Une pensée plus nue change la mer.

En effet l'alliance du respect pour son propre esprit et pour son propre corps permet le réel respect pour l'esprit et le corps du prochain. Si la bêtise enfante la bêtise, l'intelligence secrète de l'intelligence. Et l'intelligence force l'esprit à se regarder lui-même, saisir les causes et conséquences de

son enfermement, puis amène à sa libération dans la prise de conscience par l'âme de l'authenticité multiple, généreuse et joyeuse de toutes les formes d'existences. Ladite ouverture de conscience poussant ensuite l'être à ressentir un amour authentique, sincère, empathique, multiple et non-narcissique lui permettant, le cas échéant, de mettre au monde des êtres *corporellement libres*. On les appelle communément des enfants doués au-dessus des berceaux desquels la grâce eut l'infinie bonté de se pencher.

Partant de là, il est assez aisé de saisir que si chaque être humain parvenait à cet accord parfait avec lui-même, cela provoquerait rapidement un effet battement d'ailes de papillon générationnel plus proche du lumineux tsunami spirituel libérateur que de l'averse de grêle cardiaque et cérébrale, aux conséquences des plus dévastatrices pour la survivance du système machiste réactionnaire. Système préférant donc de loin aux êtres librement décisionnaires et conscients d'eux-mêmes les robots aux formes humanoïdes ou les bons petits

chiens chiens obéissants à joli collier Gucci.

À votre avis, pourquoi nous assomme-t-on à longueur de rayonnage de bibliothèques municipales de traités pseudo-sentimentalo-philosophico-sociologiques concernant la meilleure manière de vivre nos relations sentimentales ? Traités aux méthodes toujours plus contradictoires les uns aux autres ? Ma foi c'est évident : pour que nous soyons totalement paumés et que nous le restions. Que nous ne découvri-
ons jamais, au milieu de ces millions de fausses pistes, les moyens de vivre réellement librement nos amours. Dans quel but, me direz-vous ? Mais pour une raison toute bête, chers amis.

Tout simplement parce que le réel amour libre est le seul ennemi du système réactionnaire, car il atomise par sa simple présence le mensonge et les faux-semblants. De par sa nature même il ramène les êtres à la réalité. Il est la source en l'être de profonds bouleversements psycho-actifs révolutionnaires. Créateur, il est la jonction entre l'être et la vérité de l'existence. Le réel amour libre est donc plus fort que le sys-

tème réactionnaire, puisqu'il est le seul à exister réellement *avec* et *dans* la vie, à ne pouvoir être fragmenté ou séparé d'elle. Il n'est pas (comme le système réactionnaire et ses composants) *virtuel*, à côté de la vie, des différentes plaques tectoniques et de ses pompes à glands. Le réel sentiment amoureux est le seul à être ce que le système réactionnaire désirerait être, mais n'est pas, et ne sera jamais. C'est-à-dire : le seul sentiment dans l'univers connu et inconnu, fini et infini, à être *immortel*.

Les êtres ayant peur de concevoir cette vérité comme étant cartésienne et mathématique refusent d'admettre que, malgré toutes leurs illusions bien enfantines, l'amour gratuit sous-tend le monde ainsi que leur vie. Ce pourquoi se sentant *de facto* détachés, séparés de leur propre existence, ils estiment avoir besoin d'être *sauvés*. Ils choisissent donc - selon leurs préférences et leurs caractères personnels - de courir vers la religion la plus contiguë ou le bar le plus proche. Ou ils entament une psychothérapie. Ou encore et comme le plus souvent, ils se replient sur la banalité d'une vie senti-

mentale sans vague, en se rapprochant de l'être à la négativité et au renoncement existentiel leur correspondant le plus. Négativité et renoncement existentiel généralement dissimulés derrière un sens de l'humour ironique de bon ton, directement inspiré de celui de Canal + et du *groupe d'action discrète*. Hosanna Gloria Alléluia TNT, télévision câblée, réchauffement des pôles fontes des glaces et génération Geek. Et les gens passent. Les uns après les autres sous les fenêtres éclairées des véritables artistes brandissant quotidiennement les véritables lanternes afin d'alerter les enfants - et de les éveiller à la dangerosité du néant vers lequel l'on tente de les entraîner.

Oui, les enfants, au lieu de nous départir de notre égocentrisme monstrueux, de notre auto-centrisme orgueilleux meurtrier, de notre vision sentimentale, certes souvent sincère, mais commerciale et productiviste, pour réviser drastiquement nos valeurs, nous, les sinistres adultes, tirons de nos échecs sentimentaux des conclusions sous forme du chiffre 9 - et nous les pensons logiques :

- Je n'ai pas réussi à aimer ou à être aimé par celui ou celle que j'avais choisi = l'amour tel que je le croyais n'existe pas = j'achète au supermarché le nouveau bouquin qui vient de sortir et qui va tout m'expliquer = j'ai la preuve par le neuf.

Curieuse équation sans queue ni tête, vous l'avouerez. Évoquant plus certainement le syllogisme que la pensée progressiste. Car ce n'est pas parce que le moteur ne fonctionne pas une première fois, une deuxième fois, voire une dizaine de fois, qu'il faut cesser de chercher la cause du problème et bazarder la totalité du moteur et du véhicule. Malheureusement nous sommes très doués, nous les sinistres adultes, pour éviter tout ce qui, de près ou de loin, s'apparente à l'idée de responsabilité par rapport à la vérité à énoncer à nos enfants.

Car - à moins d'avoir saisi dès le départ l'ampleur du poids psychologique personnel et historique pesant sur nos épaules, et les épreuves que nous aurons à traverser pour garder intact le sentiment amoureux sur la durée - admettons-le : nos premières

histoires sont dans la forme vouées à l'échec *de par notre faute*. Cela ne signifie en aucun cas que l'amour n'était pas présent, qu'il n'était pas arrivé à *maturité*. Et encore moins qu'il décède au moment où nous le pensons, voulons, ou décidons consciemment. Cela signifie juste que nos parents, et avant eux nos ancêtres, ne nous avaient pas appris les bonnes choses, ne nous avaient pas fourni les bonnes méthodes. En effet nos premières aventures sentimentales sont d'autant plus vouées à l'échec dans la forme qu'une vision saine de l'amour est la plupart du temps - par la plupart des gens et la plupart de nos proches - moquée ou assimilée au concept de romantisme ou d'utopie. Ce qui n'a pourtant rien à voir. Le grand amour est pur, sûr et dur et se soucie bien peu de l'âge. Il est aussi infiniment exigeant qu'il ne peut être destructeur, et n'est en rien sirupeux ou irréaliste. Il ne ressemble en rien à la vision que peut en avoir un publicitaire malhabile se dégageant du front une mèche de cheveux afin d'entrevoir l'horizon du bout de son nez - ou à l'idée que s'en fait un bobo en *G-Star Raw* sirotant son *Chivas*

Regal en réécoutant béatement *Requiem pour un con* sans se sentir concerné.

Étrange communauté que celles des *Grands*, ne trouvez-vous pas ? Cependant il ne faut pas tout confondre. L'Humain et l'Humaine sont infiniment beaux par nature dans leurs imperfections. Pour ce qui est des adultes, et justement parce qu'ils sont obsédés par l'eugénisme et la perfection : je vous encourage à leur cracher votre mépris à la gueule, les enfants. Qu'importe leur âge, pas de détails. Faites feu de tout bois. Plus ils sont verts et jeunes adultes, plus ils se croient *matures*, plus ils bouffent de la merde en prétendant travailler pour le *Guide des relais et châteaux*. Et en route pour la joie !! Ou un week-end à Rome. Tous les deux. Mais cent personnes...

Toute la perversion machiste réactionnaire est ici : C'est une fois convaincus d'avoir conquis notre autonomie psychique que son virus s'installe durablement en notre disque dur pour le formater et nous faire croire à un bonheur exponentiel. D'ailleurs c'est un fait scientifiquement reconnu. Devenus cons de manière rédhibi-

toire, nous l'ignorons. Orgueil un jour :
Orgueil toujours !! Orgueil éternellement.
La connerie, *semper fi* !!

Alors toi qui m'écoutes, fais-le jusqu'au
bout, n'oublie jamais que la liberté est une
drogue, que nous sommes des dealers, et
suis mon bon conseil :

Si tu as entre trente et quarante ans, si tu
traînes derrière toi une ou plusieurs
casserolles sentimentales, si tu manques
socialement d'autonomie, de temps et d'ar-
gent, si tu te sens seul(e) et qu'il t'arrive
d'un coup d'un seul de ressentir un grand
sentiment de liberté, si ton cœur se met à
battre la chamade pour un être capable de
ranimer en toi des sensations oubliées, s'il
ou elle te fait rire, te fait l'amour comme un
Dieu en villégiature dans le monde des
humains, s'il ou elle est prévenant(e), à
l'écoute, respecte ton intimité et tes
silences, ne t'appelle jamais après 22 heures,
t'offre fréquemment et sans raison des
cadeaux, n'est pas jaloux(se), a un profond
respect pour ta vie passée, a un cercle d'amis
fidèles et soudés, si il ou elle n'oublie jamais
de descendre les poubelles en partant, n'est

jamais en retard, plie tes sous-vêtements, t'offre des chocolats, a du style, de la culture, un physique agréable, sait changer une roue d'une main et les ampoules défectueuses de l'autre en te donnant simultanément son avis sur le dernier Marc Levy, est autonome financièrement, connaît les ficelles administratives, est apprécié par tes amis pour son côté artiste rebelle, et surtout, surtout, si il ou elle dort du sommeil du juste : méfie-toi.

C'est un robot.

Et toi, tu es devenu un code-barres humain.

BiiiiiiiP. 5 € 10.

Tu baises et ça fait de l'électricité pour l'Élysée.

CONCLUSION

En cherchant à classer, puis diriger, le sentiment amoureux des populations, c'est désormais l'essence même du mouvement vital que le système réactionnaire essaie d'asservir et de contrôler pour assurer la survivance de ses profits. En nous noyant sous l'illusion de la liberté de choisir le même, décliné sous toutes formes et couleurs existantes, il nous impose par derrière ce que nous avons dans les siècles passés tenté de refuser par devant : le polissage de nos émotions, la mise en quarantaine de nos rêves.

Les avancées obtenues par nos hautes luttes au sein de la psychanalyse ont de quoi nous laisser ahuris. Malgré les apparences, le colosse réactionnaire n'a pour ce siècle

pas bougé d'un centimètre. Ceci une fois entendu, rassurons-nous. Ses pieds sont toujours en argile. Ceci une fois entendu, rassurons-nous. L'asservissement de la vie et de l'amour eux-mêmes au profit du système réactionnaire ne pourra jamais être totalement réalisé. Puisque irréalisable. L'utopiste, dans l'histoire, le grand rêveur idéaliste, celui qui ne touche plus terre ni la réalité, c'est bel et bien le système réactionnaire.

Car tel Dorian Gray ce système est piégé par sa propre illusion virtuelle narcissique non-empathique. Son logiciel lui permettant uniquement d'intégrer les mises à jour - de modifier sa forme lorsque la nouvelle mode de crise sociale en cours le demande -, il démontre que son programme est dans l'incapacité de restaurer son fondement lorsqu'il le devrait. Il va s'effondrer, c'est une certitude. Il est condamné, car sa perte est intégrée dans son programme. Je dirais même constitutive de son programme. La tentative de renouvellement de ses données de bases entraîne chaque fois la compréhension par lui de son inaptitude à les traiter et

le fait invariablement bugger. Nous sommes entrés actuellement dans une phase de bug. Ce pourquoi je me dépêche de m'adresser à vous tant que cela m'est possible sans gilet pare-balles.

Il est clair que le système réactionnaire va se rallumer. Jusqu'à l'inévitable prochain bug. Inévitable, car son logiciel dépassé ne pourra jamais faire autrement que prendre les mises à jour que lui envoie la vie pour un terriblement efficace Malware ou un redoutable cheval de Troie. Il n'a que faire de la conscience humaine, puisque pour lui la conscience virtuelle est la véritable conscience. Cependant un changement, quasi imperceptible, vient de se produire. En effet, se sentant menacé plus qu'à l'accoutumée par les troubles qui agitent ses réseaux, le système vient *peut-être* enfin de commettre sa première erreur d'analyse. En réagissant *trop vite* à la crise qui l'agite, par trop-pleins de certitudes quant à la validité de ses défenses habituelles séculaires, il vient malgré lui d'octroyer une place *infime* à l'imprévu. Cette faille minuscule le conduira vraisemblablement à sa perte.

Cependant ne nous exaltons pas outre mesure. Vous pouvez remettre le champagne au frais et décommander vos copains ou vos copines. Je vous conseille de vous rasseoir un instant. Ceci ne doit pas bêtement nous faire oublier d'attacher nos ceintures et de prendre la position latérale de sécurité. Car dire qu'il n'y aura pas de crash serait mentir. D'ailleurs j'ai pris sur moi, contre l'avis de mes proches, de venir vous annoncer que j'ai trouvé la réponse à la fameuse question posée par le titre de ce film des années 80, à l'humour décalé : *Non*.

Il n'y a pas de pilote dans l'avion.

Ceci expliquant les turbulences et notre descente en chute libre. Ce pourquoi dès l'introduction de ce texte je suis passé parmi vous afin de vous distribuer les parachutes. Restez calmes, voulez-vous, et faites-moi confiance. J'avais prévu le coup de longue date. On ne me la fait pas par derrière. Poussez pas, y'en aura pour tout le monde. Ceux qui hésitent encore n'ont qu'à se dire que ce baptême de l'air forcé sera de toute manière une expérience inoubliable. Et

pourront la raconter plus tard au coin du feu à leurs petits-enfants. Vous pourrez fièrement dire sans trembler : *J'y étais !!! Et j'avais compris avant tout le monde... Je n'ai pas collaboré au génocide des peuples « en voie de développement ».*

Mais après tout, c'est à vous de voir.

Comment ? Non merci, mademoiselle. J'ai appris à voler avec les anges dans ma tendre jeunesse, vous êtes aimable et très jolie. Veuillez nonobstant accrocher solidement les sangles de votre parachute je vous prie. Merci encore pour votre confiance, merci. Madame, merci. Monsieur, merci. Oui c'est un manège à sensations mon petit. Il ne faut pas pleurer. Tout va bien se passer. Tu as vu Harry Potter ? Eh bien c'est la même chose. Sauf qu'Harry Potter c'est toi, maintenant. C'est un *je* dont tu es le Héros - ne l'oublie jamais.

Dans l'absolu - dans l'absolu seulement -, l'humanité entière a déjà réussi à passer l'étape. À comprendre puis intégrer au quotidien dans les relations hommes / femmes l'unité psychique de

l'être entre sa part de féminité et de masculinité. Dans l'absolu - dans l'absolu seulement -, le monde a déjà évolué. Et la pensée machiste réactionnaire a sombré. Cependant, dans le réel, cela va prendre du temps. Prenons date, si vous le voulez bien. Personnellement je perçois une légère embellie de conscience collective d'ici une, voire deux décennies. On me ressortira alors fièrement, moi et mon *Code*, de mon placard. Une fois la guerre civile mondiale terminée, quoi... Ou après l'apocalypse nucléaire.

Maintenant si cela peut-être plus rapide, soyez assurés que je n'ai absolument rien contre. Pour l'embellie, je veux dire. Pas pour la guerre civile ou l'apocalypse nucléaire. Car un peu de sérieux. Ne confondons pas tout, voulez-vous. Ce n'est pas la planète qui est en train de crever. C'est le *système*. Et cela a tout pour nous remplir d'espoir quant à la teneur de l'avenir, et nous faire pour un temps oublier les poussiéreux chantres du Jugement Dernier, ainsi que les religieux radicaux dans leur ensemble. Laissez-les s'amuser. Laissez-les

injecter du sang frais dans un cadavre. Laissez-leur le temps de comprendre où ils sont.

Bien sûr que le paradis existera un jour. Mais c'est sur cette bonne vieille terre qu'il existera. Lorsque nous serons enfin libérés de nous-mêmes, et de nos effarements. La pensée réactionnaire et ses filiations n'auront alors sur nous plus aucune emprise. Sur aucun de nous. Peut-être que certains survivront, continueront à se reproduire. Peut-être qu'ils viendront nous voir, qu'ils tenteront de nous avoir une fois supplémentaire. Ils peuvent toujours venir, oui. Ils peuvent toujours venir. Nous les verrons arriver de loin.

Les vraies, dures et belles histoires d'amour existeront toujours.

Car les vraies, dures, belles et grandes histoires d'amour résistent à tout. Même au tabou le plus ultime de la pensée humaine réactionnaire, après celui, non du sexe, mais de la jouissance, c'est-à-dire, celui lui étant le plus intimement lié : celui de LA MORT.

Les grandes histoires d'amour inventent

leur fonctionnement psychique, leur propre univers, au fur et à mesure en élargissent les limites et les possibilités, dans la clairvoyance. Elles avancent dans l'indifférence absolue face à la terreur, la jalousie, la trahison, sans leur reconnaître d'existence - et sans nulle peur du vide et du renouvellement complet. Nous savons pourquoi. Seule l'indifférence est le talon d'Achille du colossal système réactionnaire. Et c'est pour cela qu'il ne va pas tarder à vaciller. Il est motivant pour notre époque - soi-disant *sinistre (!)* - de pouvoir le concevoir au présent. Car beaucoup d'entre nous n'ont plus rien à foutre de lui dans les grandes largeurs. Et plus nous serons nombreux à nous en détacher, sans haine, sans rancœur, pour le laisser périr dignement et rejoindre le territoire de la tentative avortée, du non-abouti et du caduque, mieux, et plus rapidement, le monde se portera. Plus vite nous avancerons vers un territoire neuf à défricher, pleins de promesses et de sensations, de créations motivantes inconnues et inconnaissables encore. A contrario, si nous tardons à le faire, à rendre à César sa connerie, nous deviendrons plus dépressifs que nous

le sommes déjà. Plus confusément égarés.
Nous continuerons à nous faire mettre avec
tant de vaseline par notre propre orgueil que
nous ne ressentirons plus rien de nos réelles
émotions, oublierons qui nous avons été, et
assassinerons qui nous aurions pu être.
Alors réveillons-nous. Levez-vous, levez-
vous, tout le monde debout.

On est déjà demain.

BIBLIOGRAPHIE

État de siège

H Coll 02 - Éd. Balland - Roman

L'écriture en soi

Ouvrage collectif- Éd. EPLA - Essai

Pour le titre on verra plus tard

Éd. de la rue nantaise

REMERCIEMENTS

Un grand Merci à Xavier AUJOLET (a good glass of fresh milk ?), Monseigneur Emmanuel Camille BERNARD, Yves CAUCHE, et Cyrille CLÉLAN.

Parutions du même éditeur

CE JOUR-LÀ, RÉCIT DE JOSETTE FRANÇOISE DU RIAL : Marie, institutrice à la retraite, songe à sa vie passée. Son introspection la conduit à revisiter son histoire. Elle retrace son parcours, son enfance, son métier, ses amours, ses peines... Panorama aux allures de mémoires, *Ce jour-là*, autofiction d'easy-reading, est à mettre entre les mains d'amateurs de biographie qui suivront avec plaisir les aléas de la vie d'une femme.

92 pages — 12 € — 2007

AU PARADIS SANS PRÉAVIS, NOUVELLES DE CYRILLE CLÉLAN : Un shériff alcoolique, un nain éperdument amoureux, un toubib un peu irresponsable sur les bords (de mer), un vieil homme à la carcasse épaisse, un routier atteint de collectionnite aiguë... cinq nouvelles, cinq portraits...

102 pages — 20 € — 2007

PAUL ET MIC RUENT DANS LES BRANCARDS, B-D DE SRÏ : Paul Rougissant et Mic Lebeau, illustres représentants de l'humanité moderne, font de la métaphysique un problème du quotidien et du quotidien un problème métaphysique. Ils échangent des propos.

50 pages — 13 € — 2007

LA SAISON DES ARCS-EN-CIEL, PIÈCE DE CYRILLE CLÉRAN : Extraits : « MARIE, *sur un ton amical et complice* : Sabine s'il te plaît, tu peux nous apporter du lait ?

LOUISE : Qui est cette Sabine ?

MARIE : Sabine ? Qui est-ce ? Je ne t'en avais jamais parlé ? C'est notre nouvelle aide à domicile à Frédéric et moi. C'est fiscalement très intéressant ; nous bénéficions d'une réduction de l'impôt sur le revenu de 50 % des sommes versées et d'un allègement des charges en tant qu'employeurs si bien que Frédéric et moi avons sauté sur l'occasion — surtout Frédéric —, d'autant plus que depuis que les enfants ont grandi et quitté la maison, la maison manquait cruellement de petites mains serviables... Sabine est un ange : elle est Serbe.

LOUISE : Ça ne pose pas de problème ?

MARIE : Si, quelques-uns... »

50 pages — 9,90 € — 2007

LES ÉTATS GÉNÉRAUX DE LA LOOSE, RÉCIT (POUR ADULTES) D'ANGELINO GÖHTPERZ : Mêlant les joyeux exploits d'une star du X et le quotidien triste à mourir d'un pauvre type tombé sous l'emprise d'une cassette VHS, *Les états généraux de la loose* étudie dans les moindres détails la déchéance d'un être mis au rebut. Et ça ne prête pas qu'à sourire.

158 pages — 15 € — 2007

LE CIRQUE D'AMÉLIE, PIÈCE DE THÉÂTRE DE SERGE TRAVERS : Cette comédie fait la part belle aux interrogations d'Amélie, inquiète pour son couple. Dieu merci : calembours, métaphysique et poésie, aideront la jeune femme à saisir comment des changements, même incroyables, sont encore possibles.

102 pages — 12 € — 2008

PRIZU, D'AVOGADRO PULMONAIRE (préfacé par ALAIN MADELIN) : Abordant l'histoire de Prizu Bobor qui perd son emploi, sa femme et sa santé dans un même et magistral mouvement, ce chouette roman prouve de belle manière combien si les épreuves sont nombreuses, les façons de s'en sortir — ou pas — n'en sont pas moins foisonnantes.

132 pages — 14 € — 2008

STRAED NAONEDIZ — HISTOIRES DE LA RUE NANTAISE, REPORTAGE DE CYRILLE CLÉLAN, CARTES COMMENTÉES DE PIERRE JUDIC : Une petite rue commerçante, près du Vieux Rennes, abrite bien des secrets et surprises (notamment pour les gastronomes)...

144 pages — 14,99 € — 2008

L'ÉLECTRON LIBRE, RECUEIL DE FICTIONS POÉTIQUES DE CHARLES LESCUYER : Quoi de neuf dans les profondeurs de la Bretagne actuelle ? Les treize volets qui composent cet astéroïde rimbaldien nous garantissent qu'en pays breton, on peut encore se perdre. Et s'y retrouver.

140 pages — 15 € — 2009

LA LOTERIE BYZANTINE, ROMAN DE CYRILLE CLÉLAN : Les tribulations délirantes de héros du LXIV^e siècle... Deux étudiantes en journalisme dans une école pour filles, Geneviève et Sybelle. L'une croit qu'elle ferait mieux de faire de l'athlétisme et de participer à des courses un peu spéciales, lors desquelles tous les coups sont permis, qui ont lieu sur d'anciens hippodromes et auxquelles participent des femmes (nues) portant leur enfant dans les bras... Un pilote d'hélicoptère qui multiplie les aventures amoureuses... Une jolie harpiste un peu fragile... Un cuisinier timide... Des seigneurs de la nuit... Une coach

sportive... Un conseiller civique... Saura-t-on jamais ce qui les unit tous ?

332 pages — 25 € — 2009

LE CLANDESTIN DU SLOUGHI, RECUEIL DE NOUVELLES DE HENRI LE BELLEC : Les présentes nouvelles sont le miroir à peine déformant d'une société bretonne — le pays trégorois du milieu du XX^e au temps de la Résistance, de la Libération, de l'épuration, de la Guerre Froide, etc. — solidement installée dans ses traditions, certes plombée par ses pesanteurs, mais néanmoins toujours prête à faire valoir ses vérités et valeurs.

132 pages — 15 € — 2009

LA VENGEANCE DU DINDON FARCI, RECUEIL DE NOUVELLES DE CYRILLE CLÉRAN, STÉPHANE GRANGIER, NICOLE MADEC ET NICOLAS MAIER : Quatre auteurs sont ici réunis pour présenter chacun deux nouvelles qui, sorties tout droit d'imaginaires aussi fertiles que réjouissantes, font voler en éclats tabous et morales convenues. Tour à tour, vous voilà ainsi transportés dans un futur peuplé de robots très serviables ; dans la tête d'un serial killer ; en compagnie d'un paranoïaque plutôt attachant ; dans un square romantique ou dans l'immeuble magique d'un bibliophile retraité... Bonds dans le temps et l'espace qui ne

répondent qu'à un seul et unique impératif catégorique : vous combler !

96 pages — 15 € — 2009

LE COULOIR DE LÉA, ROMAN D'ARNAUD GÉNOIS, ILLUSTRÉ PAR MATTHIEU CHOUTEAU : Léa et Thomas échangent une correspondance. À 17 ans, ils ne se sont jamais vus, mais s'écrivent. Elle, jeune fille optimiste, fait des poèmes pour chasser l'ennui. Lui, adolescent rebelle, rêve d'évasion. L'innocence va les mener jusqu'aux plages de Guadeloupe, jusqu'aux cases sénégalaises, jusqu'aux ultimes découvertes. (À partir de 10 ans et demi)

140 pages — 15 € — janvier 2010

DU SABLE POUR HORIZON, PIÈCE EN 3 ACTES ET 12 SCÈNES DE GUILLAUME COUPECHOUX : Sous la forme d'un western post-apocalyptique, *Du sable pour horizon* revisite le vieux thème de la survie en milieu hostile et celui de l'incroyable espoir.

60 pages — 10 € — février 2010

SYSTÈME SOLAIRE ET CHAISE BANCALE, PIÈCE DE THÉÂTRE (SAYNÈTE) DE CHRISTOPHE COJEAN : Avec un peu d'humour et beaucoup d'entrain, *Système solaire et chaise bancale* confronte les pensées de Bloch et Morphi. Autant Bloch se

contente de ce qu'il connaît, autant Morphi cherche à repousser les limites de leur univers. Surtout que, d'après ce qu'on en sait, celui-ci se réduit à trois tristes chaises qu'éclaire un sinistre projo inquisiteur, seule lueur en vue dans un océan de ténèbres. Si cet univers étriqué convient à l'un, l'autre s'y sent un peu à l'étroit.

60 pages — 10 € — mars 2010

LA FACE CACHÉE DU SOLEIL, NOUVELLES DE FRANÇOIS AUSSANAIRE : Avec un goût sûr pour la psychologie des protagonistes, l'auteur nous embarque à sa suite dans des drames tragiques ou ridicules. La cruauté de uns y côtoie la créinerie des autres. Assassinats, suicides, accidents idiots, vengeances, noyades, chutes : *La face cachée du soleil* répertorie quelques façons de quitter la scène. Chacun élira sa préférée...

96 pages — 12 € — avril 2010

AIR CONDITIONNÉ — LA COMÉDIE DES TEMPS CHAUDS, PIÈCE DE SERGE TRAVERS ET PAUL GUIMONT : En 2049, une méga-canicule règne. Il n'y a plus de saisons. Les rares survivants, à tous les cataclysmes qui aboutirent à rendre la Terre invivable, cohabitent dans des silos enterrés. Mais à vivre les uns sur les autres, l'air, même s'il est climatisé, devient vite irrespirable.

100 pages — 12 € — mai 2010

DES IDIOTS PRESQUE PARFAITS, NOUVELLES DE GAËL MONTADE : Des fragments de vies de personnages tous plus attachants les uns que les autres... à leurs manières et (surtout) avec leurs travers.

108 pages — 15 € — juin 2010

CHONZAC, POLAR D'YVES TANGUY : Chonzac, un petit bourg du Ribéracois, en pays périgourdin, est ensanglanté par une série de crimes abominables. Balthazar le cinéphile, Anne l'inspectrice de police, Pierre le journaliste de *Sud-Ouest*, Jean-Paul le patron du bar-tabac-loto-PMU *L'Ortolan*, les notables, la milice et la presse partent sur la piste du serial killer. Tout ce joli monde sortira-t-il indemne de cette traque impitoyable ?

240 pages. — 15 € — juin 2010

LA PESÉE DES LÉGUMES S'EFFECTUE EN CAISSE, POLAR DE SABINE JOURDAIN : Ce « presque » polar, où il est question d'un vol de clé USB, tisse la trame d'un drame banal, celui d'un homme, Rémi Cuche, qui n'a pas d'ami, si ce n'est un professeur de sociologie, croisé dans un bar qui enseigne l'évolution du slip à travers les âges, si ce n'est un commissaire de police soupçonné de gruger le fisc, si ce n'est cette jeune femme, Mélanie Chaudoreille, qui travaille à la radio et qu'il rencontre grâce aux petites annonces... Pâles lueurs qui éclairent douloureusement

l'existence blafarde d'un homme qui a cessé de croire aux coïncidences.

204 pages — 15 € — juillet 2010

UNE BIÈRE À FIRENZUOLA — *suivi de CHIFFRES*, RECUEILS DE NOUVELLES DE M. LE ROUZIC : Angleterre, Chypre, Cambodge, Italie, etc. : inspirées par de nombreux voyages, les nouvelles de M. Le Rouzic incitent à franchir les frontières.

204 pages — 14 € — août 2010

CHIENS DANS LA NUIT, RECUEIL DE NOUVELLES DE STÉPHANE GRANGIER : Après avoir collaboré avec vigueur au recueil collectif *La vengeance du dindon farci*, Stéphane Grangier revient en force avec cinq histoires sottes et terrifiantes, à réserver à un public averti.

280 pages — 18 € — septembre 2010

L'ÎLE DES VALEUREUX, RECUEIL DE 22 NOUVELLES, DE B. BUSQUET, P.-O. CAUSSARIEU, A. CHASLE, C. CLÉLAN, A. GÉNOIS, N. MAIER, M. SOUCHET-GAVEL : Où il sera question de Minotaure, de libellules zen, de bureaucratie impitoyable, d'une fillette vêtue d'un pullover rouge et d'une jupe bleue, d'une commode du XVII^e, de piqûre anti-turbulence... 7 auteurs, 7 visions du monde pour des lecteurs de 7 à 777 ans.

130 pages — 15 € — janvier 2011

MANOIR SOUS HAUTE TENSION SUR L'ÎLE DE MAN,
PIÈCE DE THÉÂTRE DE KATIA VERBA : Kathleen et
Marnie, deux vieilles femmes, sœurs qui plus est,
reviennent sur les lieux d'une disparition : celle de
Paul, feu l'époux de Kathleen. Alors que la situation
semble baigner dans la normalité, qu'elles se soi-
gnent au gin et profitent des attentions de Venena,
leur infirmière à domicile, l'arrivée inopinée d'un
inspecteur de police va tout d'un coup bouleverser le
train-train cossu de ce veuvage îlien.

80 pages — 12 € — mars 2011

*GUYONVELLE — HISTOIRE ET ANECDOTES D'UN
PETIT VILLAGE DE HAUTE-MARNE*, DE
JACQUELINE FORGEOT : Patiemment et avec un
sens aigu de la pédagogie, J. FORGEOT a compilé
les connaissances réunies par son père et son
grand-père, férus de culture locale et fervents
défenseurs de valeurs ancestrales aussi bien liées
aux savoir-faire enracinés dans un terroir qu'à la
transmission des savoir-agir républicains.

380 pages. — nombreuses illustrations — 2011

LA VALSE DES MATADORS, PIÈCE DE NATALIA
FINTZEL-ROMANOVA : Au sein d'une troupe de
bras cassés, il y a la metteuse en scène (un peu
débordée), la jeune première (ambitieuse et solli-
cité), une actrice comique (qui ne fait rire
qu'elle), une diva aux méthodes de travail pleines

de panache, et Frédéric, un comédien scrupuleux à cheval sur les principes. Ensemble, ils préparent un spectacle. Mais en comparaison de la pièce fadasse et réchauffée qu'ils comptent jouer devant le public, les trames qu'ils tissent dans l'intimité des coulisses sont à coup sûr plus colorées.

87 pages — 12 € — mai 2011

LÉOPOLD, ROMAN DE MICHELLE BRIEUC : Léopold est dans la mouise. Orphelin élevé par une nourrice dans une cambrousse sordide, mal-aimé, désormais dépressif, névrosé, et employé de bureau ! Esseulé dans une grande ville anonyme, il veut aller voir ailleurs, de manière radicale. Hélas pour lui, qui croyait pouvoir se débarrasser facilement de tous ses problèmes, les vrais comme les faux, son suicide va s'avérer être un nouveau fiasco. Arrivé dans l'au-delà, les épreuves ne font que commencer.

152 pages — 15 € — mai 2011

LE CHÂTEAU DE MONTGUEUX OU LE SECRET ÉVÉNÉ, PIÈCE DE THÉÂTRE DE KATIA VERBA : Dans un domaine de Champagne, en 1928, une comtesse et son époux considèrent que le petit personnel fait partie de la famille. Lettres de menaces, chantage et révélations conduiront cette noble assemblée à repenser les liens du sang.

80 pages — 12 € — juin 2011

AUX PREMIÈRES LOGES, COMÉDIE EN 20 SCÈNES DE SERGE TRAVERS : Madame Angèle est la concierge désabusée d'un petit immeuble bourgeois. Aspirant à de lointains horizons, elle rêve de changer son balai d'épaule. La très collet monté madame De la Tour est en froid avec elle. Monsieur Philippon vit au troisième. Sa femme s'est pris les pieds dans le tapis. Les Vannier occupent le cinquième sans ascenseur. Ils ont perdu leur chat. Pas de quoi en faire un roman... mais suffisant pour provoquer quelques soubresauts au sein de ce microcosme.

12 € — 106 pages — juillet 2011

LES 3 SINGES, POLAR D'YVES TANGUY : Le gros Beau Schleicher, 39 ans, est toubib rue Saint-Georges, à Rennes. Avec ses deux belles amies, Prune et Mila — homosexuelles jusqu'au bout de leurs escarpins —, il va être amené à vivre des moments plus qu'intenses. Car non seulement les démons de la paternité vont venir le chatouiller, mais, en plus, sa route va croiser celle d'un abominable assassin qui mutilé ses victimes en respectant des protocoles d'un raffinement extrême. Heureusement pour les Rennais, l'implacable inspecteur de police Oscar D'aventure et sa fine équipe sont sur la piste du tueur.

15 € — novembre 2011

RENCONTRES VENTS ET MARÉES, RECUEIL DE 13 NOUVELLES DE PIERRE-VÉRO RÉSHYTTO : Attention ! Gare à vous, messieurs ! Ça peut vous arriver maintenant, à vous aussi ! Un homme aime un homme... Comment est-ce possible ? Comment ça marche ? Ça arrive comment, quand et à qui ? 13 histoires très différentes, drôles, dramatiques ou étranges pour apprendre ces choses qui peuvent bouleverser votre vie à tout moment... que vous soyez homo ou hétéro, même dans les circonstances et les milieux les plus imprévisibles, que vous soyez en recherche amoureuse, en quête d'évasion ou simplement curieux. À déguster et à dévorer sans réserve. Parce que l'amour reste un mystère.

15 € — novembre 2011

PERSONNE NE VOUS REGARDE, COMÉDIE DE JULIEN COVAIN : Baudouin vit chez lui tranquillement lorsque déboule une compagnie de théâtre décidée à occuper les lieux. Dès lors, Baudouin va devoir composer.

12 € — mai 2012

10 PRINCIPES POUR RÉSOUDRE LA CRISE ET MENER UNE EXISTENCE MIRACULEUSE, BD DE SRI : Le retour en fanfare de nos héros préférés, Paul Rougissant et Mic Lebeau !

10 € — juin 2012

Éditions de la rue nantaise
1 square Étienne Nicol
35 200 Rennes
www.ruenantaise.com

IMPRESSION : Identic, Cesson-Sévigné (35)
© Juin 2012 — ISBN : 978-2-919265-33-6